

L'Lozac 'h.

Hommage aux
abbés

Tanguy
(Paul Auer)

HOMMAGE

AUX ABBÉS TANGUY

VICTIMES DES BAGNES NAZIS

ET

AUX ENFANTS DE PONT-AVEN

MORTS POUR LA FRANCE

AVEC PRÉFACE DE M. RÉMY ROURE



HOMMAGE

AUX ABBÉS TANGUY

VICTIMES DES BAGNES NAZIS

ET

AUX ENFANTS DE PONT-AVEN

MORTS POUR LA FRANCE

AVEC PRÉFACE DE M. RÉMY ROURE





PRÉFACE

Devant le saint martyr des abbés Joseph et Francis Tanguy, on ne peut ressentir qu'un profond sentiment d'humilité. Le Recteur de Pont-Aven et son Vicaire sont morts pour la patrie et pour l'humanité, au service de Dieu, même pour les incroyants. Leur exaltation est un grand exemple, un exemple plus que jamais nécessaire à notre époque où l'égoïsme est roi.

Cette plaquette qui perpétue le souvenir des deux prêtres martyrs devrait être répandue dans tout le pays. Pour les paroissiens des abbés Tanguy, elle sera la plus précieuse des reliques. Mais elle devrait surtout être répandue parmi les enfants et les jeunes gens. On médite beaucoup des jeunes générations. Mais les générations plus anciennes ont-elles le droit de jeter l'anathème ? Quelles leçons, quels exemples, les enfants et les adolescents peuvent-ils trouver sous leurs yeux ? Il y a cependant des exemples et des leçons d'héroïsme, d'abnégation, de sainteté et peut-être jamais il n'y en eut autant. Mais on ne les voit pas ou bien on les méconnaît, ou bien encore on les oublie. Les temps de l'occupation et de l'après-guerre en sont remplis. Il faut les mettre en lumière, chasser l'oubli, exalter les hommes qui se sont sacrifiés jusqu'à la mort.

Les abbés Tanguy sont parmi les plus admirables. Le Recteur de Pont-Aven restera, nous le savons, dans l'esprit de ceux qui l'ont connu, et dans l'esprit de leurs enfants, comme un saint de légende. On retrouvera ses traits dans un vitrail de son église. Le monument élevé à l'entrée du cimetière le montrera, avec son Vicaire, à la tête de sa phalange des enfants de Pont-Aven morts pour la patrie et pour la liberté. Chacun, en allant visiter ses défunts, fleurir leur tombe, songera en passant à ceux qui n'ont pas eu de sépulture, mais qui gardent les sépultures des autres, sentinelles avancées de la mort et de la vie. Car ils restent vivants parmi nous.

RÉMY ROURE.

HOMMAGE

AUX ABBÉS TANGUY ET AUX ENFANTS DE PONT-AVEN

La présente plaquette est destinée à conserver le souvenir de l'émouvante démonstration d'union nationale qui s'est déroulée à Pont-Aven, le dimanche 3 Novembre 1946, en hommage aux abbés Tanguy et aux enfants de la paroisse morts pour la France. On a estimé opportun que cette plaquette parût à l'occasion de la remise solennelle de la Légion d'honneur, à titre posthume, au regretté M. Joseph Tanguy. Le dimanche 20 Juillet 1947 rassemblera à Pont-Aven, avec toute la population, de nombreux amis et admirateurs de l'héroïque Recteur.

3 Mai 1945

Une première journée, toute de recueillement et de prière et consacrée à la mémoire du Recteur, fut celle du 3 Mai 1945. On ne connaissait pas encore la mort du Vicaire. On savait celle du Recteur, à la suite d'un article paru dans **Le Monde** et signé de M. Rémy Roure. Donc ce 3 Mai, tout Pont-Aven était en deuil : les maisons de commerce étaient fermées ; les ateliers avaient donné congé la matinée, pour permettre aux employés et aux ouvriers de rendre un dernier hommage à ce prêtre qui avait toujours été l'ami des humbles. Aux fenêtres, les drapeaux en berne disaient à tous ce que sentaient les paroissiens : ils pleuraient leur Recteur ; ils étaient fiers de lui.

A l'église, la nef est réservée aux diverses délégations : Conseil paroissial, Conseil municipal, Anciens Combattants, plusieurs officiers, parmi lesquels M. l'aumônier Grill, un important groupe de F. F. I. venus du front de Lorient, d'anciens compagnons de

captivité du Recteur à Saint-Charles de Kerfeunteun, etc. Les enfants de l'école libre et des écoles communales occupent les bas-côtés. La foule se place où elle peut : l'église a été vidée de ses chaises, mais elle est trop petite pour l'affluence qui s'y presse. Près du catafalque, la famille est représentée par les anciens vicaires, les domestiques, les parents du vicaire, ceux-ci faisant partie par adoption de la famille du presbytère.

Au chœur, environ 50 prêtres. En l'absence de Mgr Duparc retenu par la maladie, de Mgr Cogneau en tournée de Confirmation, l'Evêché est représenté par M. le chanoine Louvière, supérieur du Grand Séminaire, et M. le chanoine Moënner, vicaire général. La messe est célébrée par M. Bédéric, curé du Faou, ami personnel de M. Tanguy. A l'issue de la messe, M. le chanoine Louarn, curé-archiprêtre de Quimperlé, monte en chaire et en quelques mots bien sentis, reedit à cette foule émue ce que fut M. Tanguy, ce prêtre à la charité débordante, ce grand Français qui n'a jamais désespéré du sort de son pays. N'avait-il pas dit quelque temps avant son arrestation : « Je donnerais volontiers ma vie pour qu'ils (les Allemands) s'en aillent » ?

Après la cérémonie religieuse, la foule en bon ordre se dirige vers le cimetière. C'est là, devant le Monument aux Morts de 1914-18 que l'on déposera les couronnes portées par les F. F. I. et les gerbes de fleurs portées par les jeunes filles et les enfants de Pont-Aven.

M. Le Louët, maire depuis de nombreuses années, prononce au nom de la population une allocution qui produit la plus profonde impression. Nous donnons par ailleurs le texte de son discours (1).

La chorale, la chorale de M. Tanguy, son œuvre à lui, chante lentement le chant de l'espérance chrétienne :

*Heureux-ceux qui sont près du Christ
Pour toujours, désormais.
Heureux ceux qui sont près du Christ
Dans l'éternelle paix !
Ce n'est qu'un au revoir, mes frères,
Celui que nous pleurons,
Bientôt, dans la maison du Père,
Nous le retrouverons.*

(1) Voir en appendice.

Cette cérémonie n'était pas, hélas la dernière ! Quelques semaines plus tard, nous apprenions par des rescapés de Pontivy que le vicaire, M. Francis Tanguy, avait été, lui aussi, victime des cruautés nazies. Le 29 Mai, la paroisse, encore une fois en deuil, pria pour le cher martyr.

Le projet de Monument

Un Comité avait été formé, dont le recteur M. Le Daré et le maire M. Maillet, furent les présidents d'honneur. En faisaient encore partie : M. Le Dérout, président, M. l'abbé Derrien, inspecteur diocésain de l'enseignement, enfant de la paroisse, ancien combattant et ancien prisonnier.

Les députés du Finistère, sans distinction de parti, reçurent une invitation à la cérémonie qui se préparait, mais il fut entendu que tout caractère politique en serait exclu. M. le chanoine Grill envoya une liste de généraux à inviter : plusieurs répondirent en faisant savoir qu'ils seraient représentés. On compta sur la présence de M. Rémy Roure et d'autres survivants des camps de déportation.

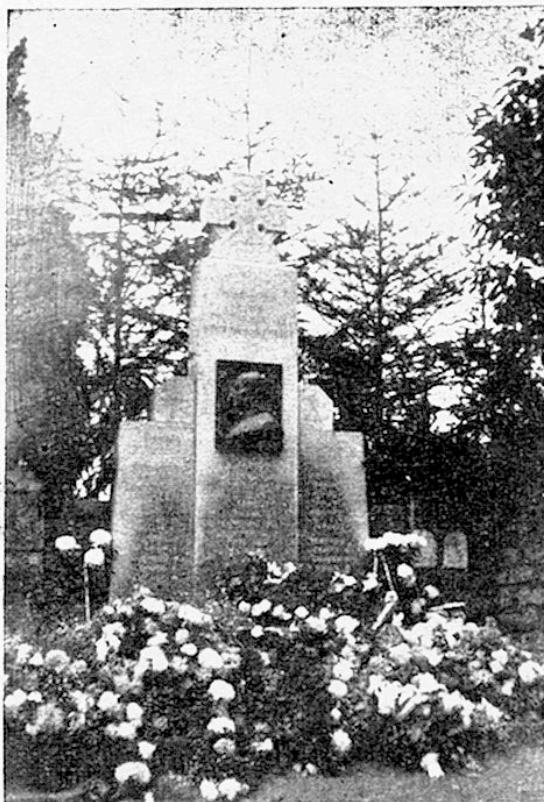
Le Recteur se chargeait d'adresser les invitations aux autorités ecclésiastiques. Cette démarche couronnait une série d'autres démarches qu'il avait faites pour honorer son regretté prédécesseur et l'abbé Francis Tanguy.

Dès le 8 Mai 1945, date à jamais mémorable de l'armistice, il demanda aux paroissiens d'offrir un vitrail qui rappelât les souffrances et la mort héroïque des deux prêtres. Il pensa à un sujet tiré de notre histoire nationale et religieuse : Jeanne d'Arc sur le bûcher ou Vincent de Paul sur les galères. Puis son choix se fixa sur la Flagellation du Christ. Il confia le travail à M. Guével, maître-verrier à Pont-Aven, qui l'exécuta avec la dédicace : — A nos vénérés prêtres : M. Joseph Tanguy mort à Buchenwald... etc. — et sous le vitrail ces mots : — Ils le flagellèrent et le mirent à mort. — Les paroissiens donnèrent généreusement à la souscription, et les frais de l'œuvre furent rapidement couverts.

Il fut décidé qu'à l'entrée du cimetière, à droite du monument aux Morts de la Grande Guerre, ferait pendant un monument aux

abbés Tanguy et aux enfants de Pont-Aven morts pour la France entre 1939 et 1945 : une stèle de granit porterait gravés les noms de tous ces héros ; en son centre une plaque de bronze reproduirait les traits du Recteur. Le maître sculpteur Bazin fut chargé de son exécution.

La Journée du 3 Novembre 1946



Le Monument.

La cérémonie d'inauguration fut fixée au dimanche 3 Novembre. Elle commença par une messe à l'intention des deux prêtres et de leurs paroissiens victimes de la guerre.

« Le cortège s'organise à l'heure dite (9 h. 30) et monte lentement vers l'église. En tête, viennent les drapeaux des sections d'Anciens Combattants de Pont-Aven et des communes voisines, les fanions de la J. O. C. de Pont-Aven et de Rosporden, des sections locales de J. O. C. et de J. E. C. Puis ce sont les enfants des écoles, les familles des disparus, les musiques de Saint-Michel de Quimperlé et de Pont-Aven. Viennent ensuite, précédant

la foule, les personnalités : MM. André Colin, ministre secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil ; J.-L. Rolland et Pierre Hervé, députés ; M. Le Gorgeu, ex-commissaire régional de la République ; le colonel Masson, représentant le général Kœnig, qui a accepté la présidence d'honneur de cette journée ; le chanoine Grill, aumônier militaire, représentant le général Borgnis-Desbordes ; le Maire et les Conseillers municipaux de Pont-Aven et de nombreuses autres personnalités.

» L'église, tendue de noir et ornée de drapeaux tricolores, est évidemment trop petite pour contenir toute cette foule.

» La messe est célébrée par M. Bédéric. Au fauteuil, Son Exc. Mgr Cogneau, vicaire capitulaire du diocèse, est assisté de MM. les vicaires généraux Louvière et Cadiou. Dans le chœur ont pris place une cinquantaine de prêtres... » (1)

Du haut de la chaire, M. Corre, vicaire, médaillé militaire et croix de guerre, explique le sens de la liturgie de cette messe. Ses commentaires très pertinents, en harmonie avec les événements que l'on commémore, retiennent l'attention soutenue de l'auditoire. Détail touchant : l'office ainsi commenté comportait des parties : épître, préface d'une messe de « Requiem » composée par le regretté Recteur. Et, entre temps, la chorale se fait entendre en des chants émouvants.

La partie de la foule qui n'avait pu pénétrer dans l'église peut suivre la cérémonie à l'aide de haut-parleurs.

Après l'Évangile, M. Derrien retraça avec une éloquence simple et saisissante et avec l'autorité que lui conférait l'épreuve d'une longue et dure captivité, quelques détails de la carrière des deux prêtres. Voici le texte de son allocution :

EXCELLENCE,
MONSIEUR LE MINISTRE,
MES BIEN CHERS FRÈRES,

Par une belle soirée de Septembre, en 1934, en plein centre de Rome, au Colisée, aux paroissiens de Pont-Aven qu'il avait conduits aux pieds du Pape Pie XI et au centre de la catholicité, M. l'abbé Joseph Tanguy disait :

« Près de cette croix qui marque un haut lieu, dans ce théâtre antique arrosé du sang de nos frères dans la foi, recueillons-nous. De ceux qui moururent ici martyrs, pour Dieu, pour l'Évangile, il ne reste plus rien.

(1) *Courrier du Léon et du Trégor*, 8 Novembre 1946.

Leurs corps ont été déchiquetés par les bêtes ou la proie des flammes... et pourtant si... voyez-vous, il reste d'eux l'essentiel :

Leur âme que nous sentons ici présente,
Leur ineffaçable souvenir qui nous pénètre ce soir,
Leurs exemples à méditer, à imiter. »

Ces paroles me revenaient à l'esprit, mes Frères, ces jours-ci, quand me fut demandé un mot pour la cérémonie de ce matin. Ce mot ne sera pas un sermon, mais une méditation, comme en 1934 au Colisée... et faite celle-ci dans l'église, leur vraie demeure, où nos deux prêtres martyrs ont puisé chaque jour la force, les grâces, les lumières dont ils ont eu besoin pour gravir, tel le Maître divin, leur douloureux calvaire.

Tout à l'heure, au monument, nous glorifierons ces deux héros, et les enfants de Pont-Aven qui, sur les rivages éternels en ce moment avec leurs deux prêtres jouissent, après leur suprême sacrifice pour une noble cause, de la récompense de Dieu.

Méditons ici les exemples de charité, de sacrifice, de courage qu'ils nous ont laissés.

D'eux, il ne reste, comme des martyrs antiques, que le souvenir, l'âme, la vie pleine, toute au Christ et à leurs frères. Leurs corps ont été la proie des crématoires et leurs cendres sont dispersées là-bas dans les camps de Buchenwald et de Flossenbourg.

De M. le recteur Tanguy, d'autres vous diront la science profonde, universelle, d'autres vous diront son patriotisme. En cette église, où il la puisait, au Cœur même du Maître, je voudrais vous dire sa charité.

C'est le message qu'il nous laisse.

C'est la consigne qu'il nous donne.

Ils ont été dans la paroisse, lui et son vicaire, et dans tous les camps où ils ont passé, les témoins de cette admirable vertu, vertu chrétienne, vertu divine : la charité, que d'aucuns battent en brèche en ce moment en s'efforçant de la remplacer par la haine, par la vengeance, par l'égoïsme.

Sur la haine on ne bâtit rien de durable, rien de solide. Avec nos chers abbés Tanguy disons ce matin ce que murmurait avant de mourir le si aimé abbé Francis :

« J'ai trop souffert de la haine pour l'aimer. Amour, charité, ce sont les deux seules choses que je veux connaître et faire aimer autour de moi. »

Vous vous souvenez, mes Frères, de l'arrivée, à Pont-Aven, de M. Tanguy. Du haut de cette chaire, prenant possession de sa paroisse, il nous fit le portrait, d'après l'Évangile, du bon Pasteur, et après son commentaire il nous dit :

Voilà celui que je m'efforcerais d'être parmi vous.

Et le Vicaire Général qui nous le présenta, il y a 20 ans, nous dit :

« Votre nouveau Recteur sera tout cœur. Les pauvres, les malheureux, les malades, les enfants, tous dans la paroisse auront en lui un père, un père que vous aimerez dès que vous le connaîtrez. »

Le bon Pasteur, le père, c'est lui, mes Frères, que nous pleurons en ce jour. Pasteur et père, il le fut dans notre Pont-Aven.

« Vous êtes trop bon, M. le Recteur », lui disait-on un jour. « Vous me faites là une injure », répondit-il. « Peut-on dire d'un prêtre qu'il est trop bon ? Le prêtre c'est le représentant du Bon Dieu et sa bonté, si grande soit-elle, n'atteindra jamais la bonté de celui qu'il représente. »

Mes Frères, est-il une misère qu'il n'ait secourue ? Il savait se faire tout à tous. Il ne recevait que pour donner. Que de fois avant son retour au presbytère, un cadeau qu'il avait reçu était donné dans une maison qu'il savait dans le besoin. Jamais personne n'a frappé en vain à la porte de son presbytère. Il était bien « l'homme mangé » que décrit le Père Chevrier dans sa définition du prêtre.

Rappelez-vous, le soir de sa fête, la Saint-Joseph, au presbytère. Le matin il avait reçu les vœux des enfants, dans la journée ceux des grandes personnes. Le soir, il voyait arriver — et cela le touchait jusqu'aux larmes — ceux qui n'avaient pas pu venir en plein jour, à cause de leurs travaux ou de leur pauvreté. Ils venaient, ces humbles, les mains chargées de fleurs, de fleurs simples, de fleurs des champs, mais le cœur débordant de reconnaissance pour celui qui pour eux était vraiment un père.

Et quand ces pauvres allaient mourir à l'hôpital, très souvent c'est lui qui fournissait le linge indispensable. Quand arrivait l'annonce de la mort, il prenait sa bicyclette et courait prier à leur chevet et discrètement assister aux obsèques, et le dimanche, au prône, il demandait une prière pour un tel ou une telle, les pauvres du Bon Dieu.

« Evangelisare Pauperibus misit me. » Le Maître m'a envoyé évangéliser les pauvres, aimait-il à dire.

Comme Ozanam il aurait pu s'écrier : « Quand un pauvre se présente devant moi je ne lui demande pas : quel est ton pays ? quelles sont tes opinions ? Je lui dis : tu es dans le besoin, tu es mon frère, viens, prends ce qu'il te faut. »

Vous souvenez-vous des Espagnols émigrés qu'il reçut ici et comme il fut dévoué pour eux... comme on l'est pour des frères ? Il leur donna des meubles, du linge... et chaque dimanche, au prône, pour leurs âmes, un petit mot dans la langue de leur pays.

Avec qui n'a-t-il pleuré, avec qui n'a-t-il souffert, notre bon Recteur ? « Oh ! disait-il, si nous ne les approchons, nous ne saurons jamais la bonté, la simplicité, la charité, qui existent dans les milieux ouvriers et qui y ont été déposées par Dieu lui-même. »

Un deuil survenait-il dans une maison : il était là, visitant par ses consolations toutes les personnes affligées, partageant leurs épreuves, les aidant à en gagner tout le mérite. Quand il sortait du foyer éprouvé, on sentait que Dieu avait passé en la personne de son ministre et chacun, après son passage, se disposait, comme il aimait à le dire au prône chaque dimanche, à se soumettre à la sainte et aimable volonté de Dieu.

Le bel optimisme du chrétien, même devant le malheur, voilà ce qu'il essayait de répandre autour de lui.

Son sourire venait couronner nos joies de famille.

Ses larmes diminuaient nos douleurs, adoucissaient nos voix.

La mort, mais c'est l'arrivée chez soi, c'est la récompense, aimait-il à dire, et il nous racontait avec émotion, près de nos chers morts, la fin si sereine, si chrétienne de sa sœur, qui lui écrivait, en 1925, peu avant de mourir :

« Joseph, je n'ai plus grand temps à vivre. Papa l'appellera bientôt. Quand tu verras ma fin proche, vois-tu, ne pleure pas, promets-le moi. Mais je te demande comme une sœur à un frère aimé... quand tu verras mes yeux se fermer, que tu devineras que mon âme est partie, oh ! chante de tout cœur, de cette voix que j'aime tant, le *Magnificat* qu'en union avec toi je continuerai dans le Ciel. »

Et c'est ce qu'il fit en Octobre 1925, près du lit de mort de sa sœur aimée.

La mort ayant pour lui ce sens, étonnez-vous après cela de son courage devant le sacrifice.

Dès qu'il a quitté la prison Saint-Charles, qu'il s'est rendu compte de sa condamnation, lui l'Apôtre de la Charité est monté dans cette vertu jusqu'à l'héroïsme.

Il aurait pu dire, lui aussi, aux bourreaux qui le faisaient souffrir, ce qu'un Père Trappiste disait aux siens : « Allez-y donc, continuez votre œuvre. Celle de Dieu commence. Je crois à la résurrection des morts. »

M. Tanguy attirait par sa bonté, même ses adversaires. Il n'avait pas d'ennemi et l'on a vu dans cette paroisse tous ceux qui arrivaient avec une certaine hostilité contre le prêtre, la laisser tomber et devenir ses amis et combien sincères ! Sa bonté arrivait à bout de tout.

L'autre jour encore, un homme disait : « Je n'avais pas les mêmes idées sociales que M. le Recteur. Il m'honorait de son amitié. Je ne l'oublierai jamais et dimanche je serai près de son monument pour revoir son visage aimé. »

Et c'est, mes Frères, par un dernier acte de charité que lui et son si dévoué vicaire ont terminé leur vie parmi nous, dans la paroisse.

Il m'avait dit, au moment où nous montions ensemble au clocher, en Septembre 1939, sonner le tocsin :

« Vois la paroisse ; la guerre est annoncée à tous par la voix de la cloche. C'est le moment de l'offrande. Que seront les années qui vont venir ? Chacun à son poste et tous prêts au sacrifice. Attendons la Consécration ! »

Il avait dit à un ami, au début de la guerre : « Le vicaire et moi nous avons fait pour la France, à Dieu, le sacrifice de notre vie. »

Et à un paroissien, durant l'occupation, il disait :

« Voyez ces occupants qui, hautains, nous regardent. Oh ! vivement qu'ils partent, que nous redevenions libres. Quant à moi, je donnerais volontiers ma vie pour notre liberté. »

Et c'est sa charité qui va le conduire au sacrifice mais aussi vers la gloire.

Au moment où, à Quimper, il fut jugé et condamné, il fit au juge allemand cette belle réponse :

« En me condamnant, vous me faites beaucoup d'honneur ; dans mon acte, vous condamnez la charité sacerdotale et les lois de l'hospitalité bretonne. Je ne regrette pas votre condamnation. »

Ah ! le cher Recteur, il va quitter sa paroisse, son Pont-Aven, mais sa tâche est remplie parmi ses ouailles.

Par son attitude, il avait déjà accompli la libération de l'âme française avant la libération de son sol, et avec son calvaire qui commence, son témoignage et celui de son vicaire en faveur de la charité vont continuer. Avec Saint Paul, ils pourraient dire tous deux :

« Qui nous séparera de la charité de notre Christ ? La prison, les barbelés, la famine, la maladie, les brutalités ? Non ! rien, ne nous en séparera. »

Ils vont être les témoins désormais de la vérité, de la bienfaisance, de la vitalité du Christ, de son Evangile, de son Eglise, témoins de la joie, de la force, de la liberté que le Christ donne aux âmes qui se confient en Lui.. et cela dans la situation, les milieux, les épreuves les plus diverses.

L'abbé Francis Tanguy, dans ce témoignage, sera l'égal de son Recteur. Comme lui, il sera admirable. Il a de qui tenir, d'ailleurs. Un de ses frères, à la guerre 14-18, lui a donné un exemple de héros. Tout à l'heure, au monument, ce n'est pas sans émotion certainement que vous verrez s'approcher, à l'appel d'un Ministre de la France, le vénérable papa de l'abbé Francis Tanguy. Il viendra, pour la deuxième fois sur sa poitrine de père, recevoir une décoration pour le deuxième de ses fils donné, celui-ci à Dieu d'abord par l'ordination, à la France ensuite par le sacrifice, comme il donna le premier à la guerre 1914-18.

Au service de la France, nos héros restent prêtres ! Prêtres dans l'âme, prêtres entièrement et jusqu'à la fin de leur vie. Oh ! ne leur enlevez pas leur auréole sacerdotale. Tout ce qu'ils ont fait, ils l'ont accompli héroïquement. Ecoutez M. le Recteur à la prison Saint-Charles de Quimper... On vient de lui enlever sa soutane. Il parle fort. Il parle fort. Il reste ferme et au bout de huit jours, il exulte de joie, on la lui a remise. « C'est mon habit, je l'ai choisi librement. J'exige qu'il me soit rendu », avait-il dit à la Gestapo qui l'injurait et le bafouait.

Regardez-le à Auschwitz : il a été dépouillé de tout. Il est là sans habit depuis une trentaine d'heures. Son moral n'a pas faibli. Il maintient la flamme chez ses frères de misère.. Une joie inonde son cœur. Son bréviaire, son livre de prières, il l'a gardé, il l'a caché, il le tient là, sous son bras

Voyez-le à Buchenwald : Il a tout perdu. Son bréviaire vient de lui être ravi.. Il est triste. C'est un grand chagrin pour lui, nous dit un témoin du fait.

« A Auschwitz, on le bouscule, on le frappe, on l'abat, on le piétine parce qu'il est prêtre, il ne se plaint pas, nous a écrit M. Roure, il se relève, il a le sourire, il a souffert quelque chose pour son Christ, pour son Eglise, pour la France, cela lui suffit... et à nous il a redonné du courage, il nous a remis un modèle devant les yeux. »

De son attachement à sa paroisse il a donné de multiples preuves. Une de ses lettres de Saint-Charles nous dit :

« Nous avons constamment devant les yeux et dans le cœur les chères âmes de Pont-Aven. Depuis le 20 Janvier, après une courte oraison que nous reprenons ensuite, nous avons le bonheur de célébrer la Sainte Messe dans notre étroite cellule. Toutes nos heures du bréviaire nous les récitons en commun. Si nous apprenons un décès dans la paroisse l'office est pour l'émigrant. Chaque jour, à 5 h. 1/4, en union avec les fidèles de Pont-Aven, notre chapelet pour la France... C'est encore notre devoir élémentaire que nous remplissons en offrant pour le bien temporel et spirituel de la paroisse et en particulier pour telle famille particulièrement affligée, la part de pénitence réelle que comporte notre genre de vie... »

Vous avez lu, mes Frères, son plaidoyer aux juges allemands :

« Laissez-nous retourner à notre paroisse, à notre labeur spirituel. Notre paroisse nous attend. Nos ouailles nous réclament. »

Son chagrin à Buchenwald nous a été conté par un de ses compagnons :

« Comme je regrette ma petite église ! On se sentait là si près de Dieu. On y priait si bien, on y chantait avec tant d'âme. Un de mes grands chagrins c'est de ne plus pouvoir y prier. Et mon cimetière ! Avec mes maigres économies j'avais acheté une tombe. J'espérais reposer au milieu de mes paroissiens. C'est une des grandes peines de ma vie de penser que cela ne sera pas. »

Ses confidences à un confrère des Alpes nous disent sa fidélité de pasteur :

« Vous ne pouvez comprendre comme nous aimions nos fidèles. Ils nous le rendaient. Vous leur direz un jour combien nous leur sommes restés unis dans le souvenir et dans l'affection. »

Et c'est une des gloires de Pont-Aven de s'être fait connaître à travers les camps, grâce à la charité de son Recteur. Pour tous en effet, à Saint-Charles, à Compiègne, à Buchenwald, M. Tanguy est resté : M. le Recteur de Pont-Aven.

Et ce n'est pas sans émotion que nous avons vu un croquis pris à Buchenwald, qui le représentait en habit de forçat, et au bas duquel se trouvaient ces simples mots : — M. le Recteur de Pont-Aven..

Un des plus beaux fleurons de sa couronne aura été de maintenir dans les enfers qu'étaient les camps de concentration, la belle fleur de la charité.

A Saint-Charles, ses compagnons ont raconté comment, de sa cellule, le dimanche, il essayait de leur rappeler la beauté du jour du Seigneur en chantant, à voix haute, tous les chants de la grand'messe. « Et cela, a dit l'un d'entre eux, nous mettait du baume au cœur. »

A Compiègne il se dépense à longueur de journée dans des conversations. Il remonte le moral de tous et fait au cours de la Semaine Sainte un magnifique sermon sur la résurrection du Christ, fait certain et passé, et sur la résurrection à venir mais certaine de la France.

« Si je suis revenu, écrit un troisième, c'est à cause de ce moral qu'il a toujours entretenu en moi que je le dois. »

« Aux jours les plus sombres, malgré les mauvais traitements, la famine, la soif, malgré sa faiblesse extrême, il s'est acharné à relever le moral de tous, bien bas, il faut le dire, après notre voyage d'enfer », note l'abbé Chalmeï, son compagnon de route, « et à l'arrivée à Auschwitz et devant les fours crématoires auxquels nous étions peut-être destinés. »

« Un fait que je n'oublierai jamais, note ce même témoin : M. le Recteur était couché — avec peut-être 40 degrés de fièvre — dans le coma presque — on demande un prêtre pour un malade. Immédiatement, comme un ressuscité qui sort de la tombe, M. le Recteur se lève pour, en titubant, aller voir le malade. Et puis durant le voyage Auschwitz-Buchenwald, quelle délicatesse, quelle charité !

« Quant à M. le Vicaire, il a été pour moi un frère. J'ai été bien malade, je ne croyais jamais m'en tirer ; l'abbé a tout fait pour m'aider, m'encourager. A Compiègne il a été d'une tempérance héroïque, refusant son dernier quart de vin pour le donner aux malades. A Buchenwald, fièrement, il a proclamé sa qualité de prêtre — alors qu'on nous avait conseillé de déclarer une autre profession pour éviter le pire. »

Et la lettre se termine par ces mots : « Quand le block — nous étions 700 — a appris sa mort à Buchenwald, c'a été une consternation et la minute de silence observée en souvenir de lui a été extrêmement émouvante. Tous, sans excepter les incroyants, ont fait ses éloges, les larmes dans les yeux ! »

Mes Frères, nos prêtres martyrs avaient renoncé à tout, sauf à leur amour de Dieu, de leurs frères, de la France. On a voulu en eux condamner l'espérance à mort. Leurs bourreaux ont condamné la charité à connaître le poids de la haine.

On les a forcés à renoncer à toute dignité humaine. Mais au milieu des tourments, les victimes étaient en train de vaincre ceux qui les tourmentaient.

Retenons leur message. Il est de paix, de charité, d'union.

Au camp de concentration de Dachau, en Mai 1945, un officier français entre avec la colonne américaine libératrice. Il se présente à l'infirmerie du camp. Il trouve là un jeune homme du diocèse de Quimper qui va mourir, qui le regarde et lui dit :

« M. l'Officier français, avec vous c'est la France qui pénètre dans le camp aujourd'hui. Je n'ai plus grand temps à vivre, je le sais. Vous, vous retournerez au pays, vous verrez peut-être ma vieille mère. Dites-lui que je meurs content en terre d'exil, parce que je me rends compte que désormais la France va redevenir une grande nation, la Fille aînée de l'Église ! »

Mes Frères, prenons ce souhait, ce message, des lèvres de ce martyr, du cœur de nos prêtres martyrs, réalisons-le.

Comme le Christ, ils nous ont laissé une part de leur sacrifice à accomplir. Dans l'union, dans la charité, mettons-nous à la tâche vaillamment. C'est pour Dieu, c'est pour la France. Ainsi soit-il !

A la sortie de l'église, le long cortège se rendit au cimetière, aux accents de la « Marche funèbre » de Chopin. Le monument commémoratif fut remis à la municipalité et à la paroisse par le Président du Comité, M. Le Dérout, qui s'exprima en ces termes :

MONSIEUR LE MINISTRE,
MONSEIGNEUR,
MESSIEURS LES PARLEMENTAIRES ET CONSEILLERS GÉNÉRAUX,
MONSIEUR LE MAIRE,
MESDAMES, MESSIEURS,

Au nom du Comité, je vous remercie d'être venus si nombreux prendre part à cette cérémonie du souvenir.

Je vous remercie particulièrement, Monsieur le Ministre, de vous être dérobé à vos préoccupations actuelles pour honorer de votre présence notre manifestation et apporter, au nom du Gouvernement, à nos prêtres martyrs, les décorations qu'ils ont si bien méritées.

Nous regrettons que Monsieur le Préfet, retenu par ailleurs, ne soit présent.

Monseigneur, nous sommes heureux de votre présence au milieu de nous pour rendre hommage à deux héros du clergé de votre diocèse.

Nous sommes très reconnaissants du patronage que nous a accordé le général Kœnig et remercions son délégué, le colonel de Lépinay.

Nous sommes heureux d'avoir parmi nous M. le chanoine Grill, grand ami de notre Recteur, aumônier des Forces Françaises d'occupation, représentant ici le général Borgnis-Desbordes.

De nombreux compagnons de déportation des abbés Tanguy, dont M. Rémy Roure, ont tenu à venir s'incliner devant son mémorial. Nous en sommes profondément touchés.

M. le colonel Bertaud, représenté par M. le commandant Rincazeau, regrette et s'excuse de n'avoir pu venir.

MM. les Parlementaires et Conseillers généraux, MM. les Maires, MM. les Anciens Combattants, MM. les Prisonniers de guerre et Déportés, votre présence et celle de vos délégations sont pour la population de Pont-Aven une manifestation de sympathie à laquelle nous sommes très sensibles.

Je remercie M. Maillet, maire de Pont-Aven et les Conseillers de leur concours.

Je remercie infiniment la population de Pont-Aven et nos amis du dehors de nous avoir permis, par leur générosité, d'élever ce monument.

Je n'oublie pas M. Siquin et M. Dechavannes et leurs collaborateurs qui nous ont aidés, avec leur dévouement habituel. J'ai été secondé dans ma tâche par un Comité dont les membres sont de tous les horizons.



M. Le Dérout remet le Monument à la municipalité et à la paroisse.

Je remercie les musiciens de nous avoir prêté leur concours.

Je rends hommage au talent du maître sculpteur M. Bazin, qui a su faire revivre dans le bronze les traits de notre vénéré Recteur. Malheureusement, le manque de documents ne lui a pas permis de reproduire la physionomie de M. Francis Tanguy, son fidèle vicaire.

Ce monument est élevé à la mémoire des deux abbés Tanguy, mais nous n'avons pas voulu séparer dans la mort, le souvenir de nos deux prêtres et celui des enfants de Pont-Aven, tombés au champ d'honneur, ou victimes des camps nazis. C'est pourquoi leurs noms sont gravés dans la pierre.

D'autres que moi vous ont dit et vous diront ce que furent l'abbé Joseph Tanguy et son Vicaire.

Je n'apporterai qu'un bref témoignage personnel :

L'héroïsme de nos deux prêtres ne date pas de leur arrestation. Dès le début de l'occupation, ils me confièrent qu'ils avaient fait à Dieu l'offrande de leur vie pour le salut de la Patrie et de leur paroisse. Leur sacrifice fut donc prévu et consenti, ce qui lui donne toute sa valeur.

Trois ans plus tard, commence leur calvaire. M. Tanguy descendant du presbytère, encadré par la Gestapo, me dit à voix basse : « Je leur parlerai le langage de l'honneur ».

Ce langage de l'honneur, nous savons ce qu'il fut, pour lui et son vicaire : dévouement, patriotisme, certitude de la victoire, au témoignage de tous ceux qui les connurent de Saint-Charles à Buchenwald et Flossenbürg.

Ils ne pouvaient être plus héroïques. Le meilleur hommage à leur rendre, c'est de suivre leur exemple, dans un effort tenace et résolu, tous unis pour un idéal d'honneur, de justice et de liberté.

C'est pour le rappeler que ce monument a été élevé et c'est dans cette intention que j'ai l'honneur de le remettre à vous, Monsieur le Maire, pour la population de Pont-Aven et à vous, Monsieur le Recteur, pour notre paroisse.

A M. Maillet, maire de Pont-Aven, incomba la tâche de dire, avec sa reconnaissance personnelle, la gratitude de ses administrés :

Au nom de la commune et en qualité de maire, je prends possession de ce monument élevé par les soins du Comité de Pont-Aven, en l'honneur de M. le recteur Tanguy, et sur lequel sont gravés les noms de nos compatriotes, morts pour le salut de la Patrie.

M. le Président et vous, Mesdames et Messieurs du Comité, je vous remercie au nom de toute la population, du don que vous faites aujourd'hui à notre commune. Je vous remercie au nom de nos Morts, du noble souci que vous avez eu de la conservation de leur gloire. Pont-

Aven comprend toute la portée, toute la signification d'une telle journée, consacrée à glorifier la mémoire de M. le Recteur, de son vicaire et de tous nos fils héros de la guerre ; les uns morts en captivité, les autres morts au champ d'honneur.

Je reconnais dans l'assistance les parents, les veuves, les enfants de ceux dont, par la solennité qui nous rassemble en ce jour, nous honorons la mémoire. Ils ont, dans leur abnégation, été aussi grands que leurs chers morts dans leur suprême sacrifice ; et c'est pourquoi, je m'incline avec respect devant leur groupe en deuil. Quant à ceux qu'ils pleurent, ce monument est le témoignage éclatant de la gratitude et de l'admiration que nous leur garderons toujours.

Ma tâche, en me penchant sur la noble figure de notre ancien Recteur, sera facilitée, parce que je me bornerai à ne considérer M. Tanguy dont la personnalité était si riche, que comme pasteur, comme bon patriote, et bon apôtre. Pont-Aven, ville accueillante, au charme pittoresque, dut plaire de prime abord à M. Tanguy, et sut le retenir, je ne le dirai pas, jusqu'à la fin de ses jours, puisqu'il devait les terminer dans l'enfer du camp de Buchenwald en 1944, mais jusqu'à la préface de son patriotique calvaire. Il était de ces hommes pour lesquels il n'est qu'une route à suivre : celle du devoir et du sacrifice. Ainsi compris, son ministère ne pouvait être qu'un apostolat. Avec une hauteur de vue, dont la leçon ne doit pas être oubliée, et que la connaissance approfondie de la philosophie chrétienne qu'il avait enseignée pendant de nombreuses années ne pouvait que renforcer en lui, M. l'abbé Tanguy se plaçait au-dessus de la mêlée des partis, accueillant au croyant comme à l'incrédule, ne mêlant pas la politique avec la charité.

Ce serait fausser son pur souvenir, ce serait mal servir sa pensée, et mal présenter cette vie au bien tout adonnée, que d'élever le ton. Sa sainte simplicité qui le rendait si familier à tous, ne l'atteint pas qui veut. Certains d'entre nous, ne soupçonnaient pas de quelle trempe pouvaient être dans l'épreuve, le courage et l'énergie de ce prêtre d'aspect débonnaire.

Ce qu'il fit pour le service de la Résistance française, il serait trop long de l'énumérer, et d'autres l'ont dit ou le diront avec plus d'éloquence que moi. Ayant dressé devant ses juges son point de vue de Français, et considéré le point de vue de l'Allemand, il concluait : « Entre les deux, bien au-dessus de ma pensée et de la vôtre, l'Histoire jugera. »

L'Histoire s'est prononcée. Elle a inscrit sur ce monument que nous inaugurons aujourd'hui, votre nom, celui de votre vicaire, avec ceux de nos fils martyrs.

Souhaitons que la présence de ces deux monuments entretienne dans la commune le respect et l'admiration pour ceux qui sont morts pour la Patrie ; l'union entre tous les citoyens, et l'amour de la France.

Pour affermir les sentiments qui nous animent en ce jour, nous nous recueillerons si vous le voulez bien un instant, à la fin de cette cérémonie toute à la pensée de la noblesse de leur exemple.

Il importait qu'une voix de prêtre se fît entendre au pied du monument. Ce rôle échut à M. le chanoine Grill, ex-aumônier du maquis, puis aumônier des Forces Expéditionnaires d'Occupation en Allemagne. Voici le texte de son allocution :

Le 13 Décembre 1940, quelques prisonniers de la zone occupée arrivaient à Lyon. Leur joie était singulièrement atténuée par la perspective de voir bientôt le drapeau à croix gammée flotter à la place du drapeau tricolore. Poussés par le désir d'entendre une parole libre, ils s'en furent écouter Radio-Londres. Justement le speaker disait : « Catholiques, votre devoir vous est nettement tracé dans le prône qu'un humble petit Recteur de la campagne bretonne a lu dans son église le dimanche qui suivit l'arrivée des Allemands. » Et nous entendîmes un prône merveilleux où l'élégance de la forme égalait l'élévation des sentiments (1). La lecture terminée, chacun put constater que tous ses camarades avaient les yeux brillants de larmes et de joie. Ainsi donc, contrairement à ce que les Allemands racontaient aux prisonniers, il y avait des Français qui refusaient de courber la tête sous le joug de l'étranger ! Tous nous jurâmes de nous mettre tout de suite au travail pour la libération de la Patrie. L'un d'entre nous, qu'un aumônier militaire allemand décrivait ainsi : « Un saint grand abbé dont la tête plonge dans le ciel », fut arrêté dès 1942 par la Gestapo et mourut au camp de Mauthausen le Vendredi-Saint 1945, après trois années de Passion.

Eh bien ! c'est « l'humble petit Recteur de la campagne bretonne », qui n'était autre, nous le savons, que M. le Recteur de Pont-Aven, qui fut à l'origine de notre vocation de « maquisards » et à l'origine de la vocation de beaucoup d'autres Français. C'est lui que nous voulons honorer aujourd'hui, avec son vicaire et les nombreux paroissiens qui ont marché sur ses traces. Si, dans cette allocution, il est question surtout de M. le Recteur, croyez bien que je ne mésestime pas pour autant les mérites des autres. Chacun sait que le courage des chefs s'alimente dans la valeur des soldats. Aux deux prêtres comme aux dix-sept laïcs, nous venons apporter le tribut de notre reconnaissance pour le sacrifice qu'ils ont fait de leur vie à la France et à Dieu, promettre aussi de profiter des leçons qu'ils nous ont données.

M. Joseph Tanguy avait rêvé de mourir au milieu de ses chers paroissiens de Pont-Aven. Mais la guerre vint qui dissipa ce beau rêve. « Il y a des circonstances, lisait-on dernièrement dans *La Croix* où il faut choisir d'être un héros ou un lâche. » M. Tanguy choisit d'être un héros.

(1) Rappelons encore sa lettre clandestine aux séminaristes pour les détourner du service obligatoire en Allemagne, et outre ses prêches dans la chaire de son église, ses allocutions de mariage, dans lesquelles discrètement, habilement, usant d'expressions nuancées, il prêchait la Résistance sans éveiller les soupçons des Allemands.

Certain jour de Juin 1940, l'armée allemande déferle sur le pays. Allait-il accepter la défaite de la France ? Allait-il se terrer, comme le lui conseillait la prudence humaine ? Jamais. Il avait trop de foi et trop de courage pour se mettre au rang des « chiens muets » que maudit la Sainte Ecriture, pour ne pas dire comme les Apôtres : « Nous ne pouvons pas ne pas parler ». Et, dès le dimanche suivant, le fameux prône dont je parlais tout à l'heure traçait leur devoir aux paroissiens de Pont-Aven.

M. Joseph Tanguy fut le premier « résistant » de cette région et, on peut le dire, le plus ardent et le plus persévérant. Par son exemple comme par ses paroles, il ne cessait d'y entretenir le feu sacré du patriotisme. C'est lui qui fit de la paroisse de Pont-Aven un admirable foyer de Résistance. C'est lui qui fut le chef de la Résistance dans le clergé. C'est d'après ses conseils que l'on organisa, d'accord avec le chef départemental des F. F. I. du Finistère, la vaillante équipe des aumôniers du maquis, que j'ai eu le très grand honneur de commander et qui eurent vite fait de gagner l'estime et la sympathie de tous leurs camarades de combat, sans distinction d'opinions religieuses ou politiques.

Tout cela, il le fit sans jamais se départir de la plus grande charité. Comme il l'a déclaré à ses juges, il aimait tous les hommes. Même les Allemands, et les Français, plus coupables encore, qui les soutenaient. Il ne haïssait que le mal.

On lui a reproché de manquer à ses devoirs de prêtre pour faire de la politique, — et quelle politique ! Mais c'est autant par amour de Dieu que par amour de la Patrie qu'il se lança dans la lutte contre les Allemands. Il voulait que, pour l'honneur de l'Eglise, les prêtres et les catholiques fussent aussi braves pendant l'occupation que pendant la guerre, — et son désir s'est réalisé. D'autre part, sa brillante intelligence, sa science théologique et son bon sens avaient suffi pour lui faire voir dans le nazisme l'ennemi n° 1 de la religion chrétienne, « le nazisme négateur des droits de la personne humaine, initiateur et propagateur d'un néo-paganisme brutal et sanguinaire, qui proclamait sa volonté de se faire, en l'asservissant corps et âme à son profit, le tyran et le bourreau de l'Humanité ».

Le but du nazisme, comme l'avoua un tortionnaire lettré, ivre de fureur, à M. l'abbé Cariou entre deux séances de torture, était de vider les âmes françaises de leur substance chrétienne, après avoir condamné les prêtres à vivre dans une cage dorée. Mais votre Recteur s'appuyait bien moins sur ses propres lumières que sur les enseignements des Papes. Il répondait à ses accusateurs en citant les encycliques condamnant le nazisme, ou les conférences de Radio-Vatican, qu'il écoutait religieusement chaque vendredi.

« L'Eglise de France peut être fière de lui », écrivait un de ses compagnons de martyre. Oui, il a bien mérité d'elle.

On peut en dire autant de son vicaire, M. Francis Tangúy, que les rescapés de son camp nous représentent se dévouant nuit et jour au

service de ses frères, bien qu'épuisé par la maladie et les souffrances de toute sorte ; et aussi des autres paroissiens de Pont-Aven qui sont morts pour la Patrie. Oh ! sans doute n'avaient-ils pas tous formellement en vue la cause de Dieu. Peut-être même quelques-uns étaient-ils des chrétiens négligents. J'ose dire, cependant, — et je suis sûr que les incroyants qui pourraient se trouver ici ne m'en voudront pas, — j'ose dire que ceux-là aussi ont servi la cause de Dieu. Quiconque lutte pour la Liberté et travaille au bonheur de l'Humanité, agit en disciple de Celui-là qui, après s'être penché sur toutes les misères humaines, a lancé au monde cette sublime invitation qui, jusqu'à la fin des temps, retentira suavement aux oreilles des malheureux : « O vous tous qui souffrez et êtes accablés, venez à moi, et je vous soulagerai » ; de Celui-là dont la doctrine est la source de ce qu'il y a de meilleur dans toutes les théories sociales, de Celui-là que, avec des millions de vivants et des milliards de morts, nous saluons avec amour : le Christ, notre Maître adoré. Comme l'a dit le Père Sertillanges, chercher la France, c'est aussi chercher Dieu ; et Dieu se montre très paternellement à ceux qui, sans penser à Lui, pensent pieusement à la France.

A l'occasion de la Fête de la Victoire, le 14 Juillet 1919, un chansonnier breton publia une poésie dans laquelle il représentait les Saints de France et autres héros français assistant, du ciel, au défilé de nos armées victorieuses. Les chefs passent sous l'arc de triomphe : Foch, le grand vainqueur ; Mangin, au profil de César ; Gouraud, l'ange de la bataille ; et d'autres. A chacun, la foule en délire fait une ovation. Puis viennent les régiments : artilleurs, cavaliers, fusiliers-marins... Les applaudissements montent vers le ciel, à en faire trembler la voûte. Mais voici que défilent les fantassins. Plus un cri, plus un bruit. Que se passait-il donc ? Le peuple de France ne comprendrait-il plus rien à l'héroïsme obscur ! Ce qui se passait ? Le peuple, à genoux, pleurait.

Le peuple, à genoux, pleurait... Ainsi les Saints de France ont-ils dû accueillir au ciel M. le Recteur de Pont-Aven et ses compagnons. Ne les plaignons pas. « Heureux, le chevalier que la mort dérobe ! », disait Ronsard. « Heureux, dit la Sainte Ecriture, ceux qui meurent dans le Seigneur ! » Non, ne les plaignons pas. Mais écoutons les leçons qu'ils nous donnent. Bien que morts, ils continuent à nous parler.

Pendant la bataille de Verdun, le sous-lieutenant Del, qui avait quitté la Marine pour servir dans l'Infanterie, fut mortellement blessé dans une tranchée. Comme on le transportait à l'arrière, il ne cessait de s'agiter sur son brancard, demandant d'une voix angoissée : « Ça suit-il, les gâs, ça suit-il ? » Se croyant encore au combat, il se préoccupait de savoir si chacun était à son poste. Devinant la cause de ses soucis, l'Aumônier lui dit : « Oui, mon enfant, ça suit. » Un dernier murmure : « Merci, mon Dieu » ; puis un dernier soupir.

En ce jour où toute la population de Pont-Aven et d'innombrables patriotes de tous pays et de toutes conditions, depuis les plus humbles maquisards jusqu'aux plus grands chefs de la Résistance, sont accourus ici pour glorifier leurs héros, tandis que la France, meurtrie par cinq

années de guerre et d'occupation, se débat douloureusement au milieu de dangers de toute sorte, il me semble voir le saint Recteur de Pont-Aven et ses compagnons « penchés aux balustres du ciel » et nous disant d'une voix suppliante : « Ça suit-il ? O vous tous que nous avons tant aimés, ne permettez pas que notre sacrifice ait été inutile. » Sans hésitation, nous leur répondrons : « Reposez en paix, bons et fidèles serviteurs de la France ; ça suit. » Et, sourds aux sollicitations de l'égoïsme, laissant à d'autres, dont le cœur a une sonorité de coffre-fort et un relent de bouge, le soin de penser avant tout à leurs intérêts, à leurs ambitions et à leurs plaisirs, nous saurons servir la Patrie de tout notre cœur, de toutes nos forces.

Il arrive que d'excellents Français, déçus en voyant que tout ne va pas encore chez nous comme dans le meilleur des mondes, écœurés en constatant que de vaillants patriotes sont brimés, tandis que des lâches gardent ou prennent un peu partout les leviers de commande, expriment le regret d'avoir tant risqué et tant souffert. Ils ont tort. La veille de son arrestation, M. le Recteur de Pont-Aven m'a dit : « Quoi que l'on prétende, nous n'avons cherché, vous et moi, que le salut de la Patrie et, par là, la gloire de Dieu. Même si les Allemands devaient nous faire souffrir plus encore que certains Français, ne regrettons rien, rien, si ce n'est de n'avoir pas assez fait pour la France. » Ces paroles furent la conclusion de notre dernière conversation, qui avait duré presque toute la nuit. Elles seront aussi la conclusion de cette allocution : « Ne regrettons rien, si ce n'est de n'avoir pas assez fait pour la France et pour le Christ, qui aime les Français. — Ainsi soit-il. »

Son Exc. Mgr Cogneau procéda à la bénédiction du monument. Les fillettes des écoles déposèrent des gerbes de fleurs au pied de la stèle, la J.O.C.F. et la J.E.C. apportèrent une magnifique croix de Lorraine pendant que la Chorale chantait :

« A ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie... »

M. André Colin lut les citations des deux Prêtres, et, au nom du Gouvernement de la République, remit la Croix de guerre de l'abbé Francis Tanguy à son vénérable père, âgé de 79 ans.

Aven donnait la réplique. Je me souviens de sa conclusion : « La vieille doctrine du finalisme n'est pas morte. » C'était comme une halte avant l'enfer des camps de déportation. Nous savions que les abbés Joseph et Francis Tanguy avaient donné asile en leur demeure à des pilotes alliés, que le Recteur avait eu devant le tribunal allemand une attitude magnifique. Un jour, ce fut le grand appel, le transfert au camp C, le départ brutal, l'affreux convoi à cent par wagon (40 hommes, 8 chevaux), le transfert durant quatre jours et trois nuits dans l'entassement des corps meurtris, sans air, avec la soif, cette terrible déshydratation qui provoque rapidement le délire et la mort.

A Auschwitz, un dimanche soir, le débarquement. Lisons le témoignage publié dans une brochure américaine de 1944, des deux seuls évadés de ce camp d'extermination destiné surtout aux israélites :

« Matricules 186 000 à 189.000. — 1.700 Français « aryens », presque exclusivement des intellectuels... Parmi les Français se trouvaient des officiers, des journalistes, des hommes politiques. A leur arrivée, quelques-uns se révoltèrent, mais ils furent calmés d'une manière extrêmement brutale par les S. S. et quelques-uns furent abattus sur place. Les Français étaient très courageux et ils avaient une grande maîtrise d'eux-mêmes. On les tenait absolument isolés à Birkenau et on ne permettait à personne d'avoir aucun contact avec eux. »

A sa descente pénible de wagon, votre Recteur fut sauvagement frappé, foulé aux pieds. C'est que les soutanes attisaient la haine des S. S. Il se releva et se tournant avec son bon sourire, vers ses camarades : « Cela ne fait rien, dit-il, on les aura. »

Puis ce fut l'entassement dont je vous ai parlé, l'ignoble tatouage du numéro de baignoire sur le bras gauche, la « désinfection » dans la nudité pendant plus de trente heures, les vêtements rayés, les pieds nus dans les sabots, et de nouveau, durant 14 nuits, les blocks puants et glacés ; 200 des nôtres ne revinrent pas. Le 14 Mai enfin, le départ pour Buchenwald et de nouveau l'affreux convoi.

Le Recteur et son Vicaire furent placés dans le block 57 que dirigeait une brute allemande, dont la seule excuse, si cela en est une, était d'avoir 12 ans de camp de déportation. Nous connûmes les appels en pleine nuit, prolongés pendant des heures, l'avilissement constant de la personne humaine, avant l'épuisement. Votre Recteur ne s'était pas relevé du martyre d'Auschwitz. Il fut emmené à l'infirmerie avec une pneumonie. Ce mot « infirmerie » est dérisoire. Les soins faisaient absolument défaut. Un soir, dans le block, l'affreuse nouvelle nous parvint : le Recteur de Pont-Aven est mort ! Ce fut une consternation. Tous nous nous levâmes spontanément pour observer une minute de silence. Mais ce geste même nous fut interdit ensuite.

Quelques jours plus tard, l'abbé Francis Tanguy, abattu par la mort de son Recteur, et qui n'avait même pas pu lui donner la consolation d'assister à ses derniers moments, était, avec un millier de camarades, envoyé au camp de Flossenbourg, plus ignoble que Buchenwald. Il y est mort d'épuisement, vous le savez, après une année de martyre.

Quels furent les derniers instants de votre Recteur ? Nous savions l'amour profond qu'il avait pour sa paroisse, pour sa petite ville, pour les humbles, pour les ouvriers, car il n'hésitait pas à dire d'après paroles au sujet des puissants de la terre, de ceux qui adorent le veau d'or, qui se laissent enliser dans les biens matériels de ce monde. Les renseignements que j'ai recueillis sont peu de chose. Votre Recteur dans la souffrance était la patience même. Il voulait cependant revoir ce beau pays, où vous l'attendiez. « Envoyez-moi par avion en France pour me soigner », disait-il dans son délire. « Je vous promets de revenir. » Puis il s'abandonna à Dieu. Mais nous qui connaissions son ardent désir de revoir Pont-Aven, de retrouver la douceur de cette petite ville de Bretagne, de vous retrouver tous autour de lui, croyants et incroyants, nous avions le cœur serré.

Mais, n'est-il pas auprès de vous ? Ne sont-ils pas auprès de vous, ces deux martyrs ? Je suis sûr que leur âme est là, qu'ils sont là tous les deux, pour vous bénir. Et sans doute auprès d'eux mes propres morts, mes chers disparus, et la foule innombrable des martyrs des camps de déportation — des deux cent cinquante mille Français dont la dépouille mortelle s'en est allée en fumée dans le ciel sombre de l'Allemagne. Ils sont tous là pour nous bénir et pour nous dire d'espérer.



M. Joseph Tanguy à Buchenwald et à Compiègne,
d'après un dessin relevé dans la brochure *Croquis Clandestins*
de M. Léon Delarbre, ancien déporté.

(Extrait de l'Album *Dora*, de Romilly, éditeur.)

Une minute de silence fut observée et cette inoubliable cérémonie se clôtura aux accents de la « Marseillaise ».

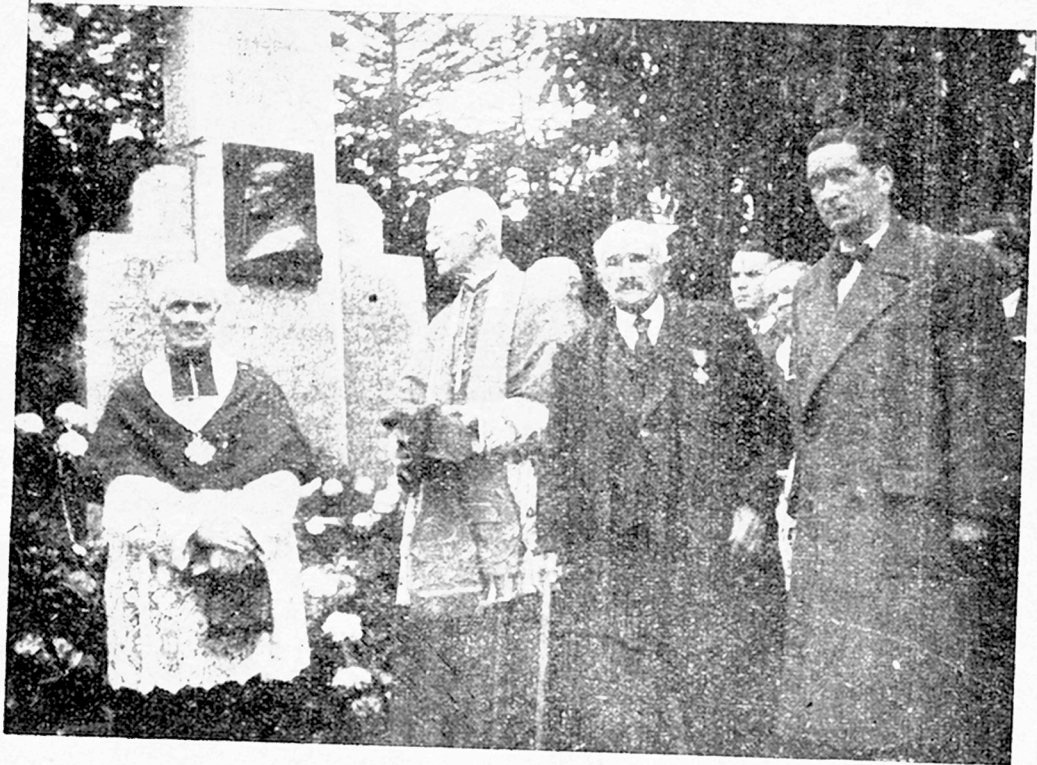
Je me permets, en concluant, d'exprimer un vif regret, que d'ailleurs un grand nombre d'assistants ont partagé : c'est que cette splendide manifestation d'union n'ait pas été radio-diffusée. Elle le méritait à tous égards : par l'ordonnance impeccable des diverses parties du programme, par la beauté de l'office liturgique, par le caractère élevé des sentiments exprimés, par l'harmonie des cœurs unanimes dans le respect et l'admiration pour les héros de la journée.

Les organisateurs n'avaient pas voulu dissocier le souvenir des deux prêtres de celui des enfants de Pont-Aven morts pour la France.

Comment ne pas mentionner ici les membres de la famille Lomenech ? Après les Génot, de Quimperlé (cinq martyrs), elle est la famille de la région qui a payé le plus lourd tribut à la dernière guerre en la personne de trois des siens : Louis et Odette, sa femme, morts dans les bagnes nazis ; Louise, leur fille, qui a succombé aux suites de son internement dans les geôles allemandes. Voici, d'autre part, les noms des habitants de Pont-Aven morts déportés : Jean Berthou, Roger Connan, Emile Cravec, Gildas Le Roux.

Enfin, signalons qu'une biographie détaillée des abbés Tanguy est en préparation.

Louis KERBIRIOU.



Après la bénédiction du Monument.
De gauche à droite : M. le Chanoine Louvière, Mgr Cogneau,
M. Tanguy père, M. André Colin.

APPENDICES

JOURNÉES D'ANGOISSE

Le 3 Janvier 1944, vers 5 heures du soir, l'auto de la Gestapo de Quimper stoppe devant le presbytère de Pont-Aven. Les Allemands ont vite fait de cerner la maison. Deux d'entre eux entrent et trouvent M. le recteur Tanguy en conversation avec quelques visiteurs. Ils l'invitent à les suivre.

Quelques minutes après, le vicaire descend de sa chambre pour se rendre à l'église. Lui aussi est arrêté : « Prenez une couverture et suivez-nous ».

Entre temps, les Allemands fouillent les chambres de la maison et y découvrent deux parachutistes américains qui y étaient arrivés l'un la veille, l'autre l'avant-veille.

Nos pauvres prêtres sont conduits à la kommandantur locale, sous les regards navrés de la population. A tous le Recteur fait des signes d'amitié : « Au revoir, je reviendrai. » Hélas !

Le soir même, c'est le départ pour la prison Saint-Charles, à Quimper. Là, on pouvait communiquer avec eux, surtout les premières semaines. Par l'intermédiaire de l'infirmière Mlle Jaouen, on leur faisait parvenir des colis, des lettres. Peu à peu le régime devint beaucoup plus sévère. Ils furent cependant autorisés à dire la messe dans leur cellule, à partir de la fin de Janvier. Le clergé de Quimper, M. l'abbé Creignou entre autres, se chargeait de leur procurer le nécessaire pour la messe.

Cela ne devait pas durer longtemps, hélas !

Le 27 Mars ils quittent Saint-Charles pour une destination inconnue. Il y avait bien à craindre que ce ne soit en direction de Compiègne... et de l'Allemagne.

Les semaines se passent. Nous ne recevons rien. Un jour, un colis de Compiègne : c'était la sacoche de M. le Recteur contenant les clefs qu'ils avaient en poche le jour où ils avaient été arrêtés. « Expéditeur : Abbé Joseph Tanguy, n° 30813, Frontstalag 122, Compiègne. » C'était sans doute le départ pour l'Allemagne.

PREMIÈRE ALERTE

Août 1944... la libération de Pont-Aven ; mais ce n'était pas encore la capitulation de l'Allemagne. Cela ne tardera pas, se dit-on, leur séjour en Allemagne n'aura pas été très long, pourvu qu'ils aient pu tenir. Le Recteur avait bonne santé, en général. Le Vicaire était plus délicat.

Brusquement, par un matin d'Août, le bruit circule en ville. Il est passé par là un homme, un nommé M. Faucon, prisonnier revenant d'Allemagne, il s'est échappé d'un train, profitant d'un bombardement. Il annonce une terrible nouvelle : « Votre Recteur est mort en Mai dernier d'une broncho-pneumonie, après trois jours de maladie, à Buchenwald. Vous pouvez le dire au presbytère. C'est la vérité ».

Buchenwald, c'était la première fois que l'on entendait prononcer ce mot, si célèbre depuis. M. le Recteur, mort ? Est-ce possible ? Est-ce qu'il ne se trompe pas ? Le vicaire s'appelle Tanguy aussi. Il a bien dit : « Votre Recteur ». — Et le vicaire lui demande-t-on ? — Le vicaire ne se portait pas trop mal, mais il est bien affaibli par le dur régime de la déportation. »

Tout le monde est consterné. Cet homme est reparti immédiatement. Certes, il y a bien à craindre que tout cela ne soit vrai, mais enfin c'est le témoignage d'un seul. Est-ce qu'il ne se serait pas trompé ?

On voudrait espérer encore.

1945. Les prisonniers rentrent. On aura des nouvelles, finalement.

Par un beau matin d'Avril, toute la ville de Pont-Aven est en émoi. Un article du journal *Le Monde*, sous la signature de Remy Roure, fait savoir la mort héroïque du cher Recteur. Plus de doute, désormais. Il est mort, dans le courant de Mai, en « héros » et en « saint », dit l'article. Et c'est bien à Buchenwald. Il avait dit vrai, ce brave homme, en Août dernier. Consternation générale à Pont-Aven, tous les cœurs sont bien tristes, et tous cependant sont fiers de leur Recteur. Et au bout de quelques instants, toutes les maisons arborent le drapeau tricolore cravaté de crêpe. Il est mort, c'est pour la France.

Toute la population de Pont-Aven est là, les maisons de com-

merce ont fermé leurs portes. De plus, les paroisses voisines sont largement représentées. L'église ne peut contenir qu'une petite partie de la foule. Le Recteur avait demandé à être enterré dans son cher cimetière de Pont-Aven, en la tombe de son prédécesseur M. Le Bras. Hélas, son pauvre corps a passé dans l'ignoble four crématoire. Pont-Aven n'aura jamais sa dépouille mortelle.

A l'issue de la cérémonie, le cortège se dirige vers le monument aux Morts. Là, le Maire, M. Le Louët, prend la parole au nom de la population, il dit les regrets de tous. Les paroissiens ne cachent pas leurs larmes, tout un peuple pleure un père très aimé.

Les F.F.I. de Pont-Aven déposent une couronne de fleurs ; la chorale chante l'Hymne aux Morts :

*Ce n'est qu'un au revoir, mes frères.
Tous ceux que nous pleurons,
Bientôt dans la maison du Père,
Nous les retrouverons.*

On ne savait pas ce qu'était devenu le vicaire. Il faudra attendre quelques jours ; la fatale nouvelle arrivera à la fin de Mai : le vicaire Francis Tanguy est mort à Flossenburg, un camp d'exterminations. Les quelques rares rescapés nous ont dit son long calvaire. Il a quitté Buchenwald tôt après la mort du Recteur. On n'a pas pu préciser la date de sa mort, Septembre ou Octobre.

Et, une fois de plus, l'église de Pont-Aven prendra le deuil et priera pour le dévoué compagnon de son Recteur. Les paroissiens n'ont jamais voulu les séparer dans leur affection. La même image mortuaire les représente tous deux, deux Morlaisiens du même nom, du même quartier. Unis dans la vie, la mort ne les a pas séparés.

M. JOSEPH TANGUY DEVANT SES JUGES

Dans sa cellule, le Recteur rédigea pour ses juges allemands une admirable plaidoirie, chef-d'œuvre de loyauté et de fierté. C'est son testament spirituel et la plus belle expression de son âme. En voici des extraits :

« L'Honneur me défendait de prendre une initiative pour livrer à leurs ennemis, si clémente que fût la captivité qui les attendait, des hommes fugitifs et désarmés qui venaient invoquer près de moi les droits sacrés de l'hospitalité. Il me défendait encore plus de livrer, moi Français, à la police allemande, les noms des Français qui me les ont amenés. Ces noms, du reste, je ne les connais pas, je n'en connais aucun et vous devez me croire quand je vous le dis, vu que je n'ai aucun intérêt à vous le dire, du moment que je vous déclare que, si je les connaissais, à aucun prix je ne vous les dirais. »

« Vous dites que nous vous avons déclaré la guerre et que vous l'avez gagnée contre nous. Oui, nous vous l'avons déclarée, mais c'était à la suite d'une telle série de provocations contre les Alliés que, si nous étions restés l'arme au pied, vous Allemands, vous auriez été les premiers à nous mépriser et l'honneur de la France était sali pour jamais dans l'estime du monde entier. Nous n'étions pas préparés et vous l'étiez formidablement. Mais j'étais plus rassuré, malgré tout, en voyant mon peuple se jeter dans le malheur que je ne l'eusse été en sombrant avec lui dans le déshonneur. »

« Vous prétendez en menant la croisade antibolchevique sauver le monde d'un péril mortel. Nous croyons, nous, à l'efficacité, contre les idées subversives, non point de moyens sanglants, mais des armes pacifiques que nous mettent en mains les enseignements du Pape et les œuvres sociales de justice et de charité. »

« Mon vicaire, du moins, ayez l'humanité de le libérer immédiatement. Il est presque mon enfant. Il ne pouvait prendre aucune initiative. C'est moi qui ai accordé chez moi l'hospitalité à ces

fugitifs. Vous ne pouvez lui reprocher à lui, que de ne m'avoir pas dénoncé. Pouvait-il dénoncer son chef et son père ? »

« Je vous demande instamment de pouvoir, seul dans une cellule, non seulement lire, mais écrire tous les jours à volonté. Ayant enseigné pendant dix-huit ans la philosophie chrétienne, j'ai en tête les éléments d'un livre où je condenserais la moëlle de mon enseignement. Je n'ai jamais eu le loisir de le rédiger. Ce serait pour moi un bonheur relatif et une consolation dans ma peine de pouvoir le faire. »

« Je demanderai aussi que l'on continue jusqu'au bout de m'accorder la faculté précieuse de célébrer quotidiennement la Sainte Messe avec la permission de prendre, à défaut de mon vicaire, le servant indispensable parmi mes co-détenus. »

« Croyez que mon intention n'a point été de discuter avec vous pour vous convertir à mes idées. Ayant dressé devant vous le point de vue français, il est naturel que je respecte chez vous le point de vue allemand. Entre les deux, bien au-dessus de ma personne et des vôtres et, bien au delà de l'incident minime qui m'amène devant vous, l'Histoire jugera. »



Le Recteur de Pont-Aven à Buchenwald.

ALLOCUTION DE M. LE LOUET, MAIRE
à la cérémonie du 3 Mai 1945

C'est avec une profonde émotion que je viens, me faisant l'interprète de toute la population, rendre hommage à la mémoire de M. Joseph Tanguy, recteur de Pont-Aven.

Depuis des mois, avec anxiété, nous nous inquiétions du sort de notre malheureux déporté. Les nouvelles les plus contradictoires parvenues par les voies les plus diverses, circulaient, interprétées toujours dans le sens le plus favorable, entretenant un espoir que la dure réalité devait décevoir.

Puis, brutalement, nous parvient la certitude : la mort de notre Recteur au camp des tortures que des rescapés de cet enfer nous ont décrit.

Comme une trainée de poudre, la triste nouvelle s'est répandue : M. le Recteur est mort..

Spontanément, sans qu'on se soit donné le mot, toutes les maisons de la cité arborent le pavois de deuil : le drapeau tricolore cravaté de crêpe. Des groupes se forment, commentant l'événement à voix basse. Les visages portent les signes de la consternation, les yeux se remplissent de larmes.

Le deuil se traduit par les manifestations publiques, par les attitudes attristées, mais il est surtout dans les cœurs.

La disparition d'une figure telle que celle de M. le recteur Tanguy, ne laisse pas en effet de produire un vide ressenti par tous.

Sa personnalité faisait partie intégrante de la cité, sa silhouette, son allure vive que l'âge n'avait pas alourdie, son profil dantesque, ses allées et venues, son sourire, sa parole aimable pour tous, tout cela manque à la vie de tous les jours.

Une intelligence d'une vivacité d'éclair, une conception nette de toutes choses, se traduisant par une expression toujours juste et limpide, faisaient d'un entretien avec lui, un véritable plaisir.

Sa culture, son érudition servie par une mémoire prodigieuse, étaient étonnantes. Aucune question ne lui était étrangère.

Ses qualités l'avaient fait désigner par ses supérieurs pour être envoyé au Séminaire français à Rome, où il fit ses études de philosophie et de théologie. A son retour, il fut nommé directeur au Grand Séminaire à Quimper, où il professa avec succès pendant plusieurs années.

Alors que ses titres et sa valeur personnelle auraient pu le désigner pour des postes plus importants dans le diocèse, des circonstances de famille nous permirent de l'avoir comme Recteur à Pont-Aven. Chacun sait comment il a rempli ses fonctions.

Il s'est donné entièrement à ses paroissiens. Il était tout à tous. Pas un instant qui ne leur fût consacré. Il recevait à toute heure. Il était accessible à tous, conseillant l'un, réconfortant l'autre. Il n'est pas une infortune dont il ait eu connaissance et qu'il n'ait soulagée. Il a su attirer à lui non seulement ceux que dans la paroisse on appelle les

pratiquants, mais encore les indifférents, voire même les adversaires sur le terrain religieux.

Son désintéressement était absolu. Sa générosité sans bornes. Ce n'est un secret pour personne, que de son patrimoine, il ne lui est rien resté, et que tout a été employé à des œuvres de charité. Il pensait à tous, il n'oubliait que lui-même.

Au début de cette guerre, il m'avait fait part de ce projet, il avait songé à contracter un engagement comme aumônier de la Marine militaire. Puis il jugea que sa place était plutôt parmi ses ouailles.

Maintenir l'ordre dans les esprits, la discipline dans les mœurs, conserver à la population un bon moral, ses instructions du dimanche ne s'éloignaient pas de ce but.

Contre toutes les apparences, il ne voulut jamais admettre la défaite. Il considérait que les valeurs spirituelles d'un pays comme la France ne pouvaient disparaître à la suite d'un désastre militaire. Et c'est par son attitude, ses paroles réconfortantes qu'il a su préserver ses ouailles de la lassitude et du découragement.

Son rôle dans la Résistance est bien connu des initiés. Mais il faut l'admirer chez un homme si prompt à extérioriser ses sentiments. Il fut d'une discrétion absolue sur le sujet de son activité clandestine. Toutefois, un jour vint, jour fatal, où cette activité fut découverte.

On connaît les faits :

Arrêté, son vicaire Francis Tanguy compromis avec lui, tous deux sont emmenés.

Je les vois encore tous les deux, me serrant une dernière fois la main, avant de monter dans la voiture de la police allemande.

A la prison Saint-Charles où il séjourna pendant quelques semaines, il fit l'admiration de ses compagnons de captivité par son allant, sa bonne humeur. Il en fut de même à la prison de Compiègne, ainsi qu'en témoigne un de mes amis qui partagea là-bas sa captivité.

Puis le silence...

Des témoignages récents nous ont appris son attitude dans ce camp, véritable enfer, dont la presse nous a dévoilé les horreurs.

Les tortures qu'il y a souffertes, nous avons peine à nous les imaginer, tellement elles dépassent notre entendement.

Nous savons qu'il s'est sacrifié lui-même pour les épargner autant qu'il était possible, à ses compagnons de captivité. La Providence lui a épargné de trop longues souffrances. La mort est venue l'en délivrer. Comme le bon Pasteur de l'Évangile, il a donné sa vie pour ses brebis.

Jusque dans la mort, il a voulu rester fidèle à sa paroisse, dormir son dernier sommeil au milieu de ses ouailles.

Dans l'expression de ses dernières volontés, il a demandé à être inhumé dans le petit cimetière de Pont-Aven, qu'une simple inscription sur une plaque indique le coin de terre où repose sa dépouille mortelle.

Ses dernières volontés, nous avons à cœur de les respecter (1).

Au nom de la population, je m'incline devant cette grande figure de Prêtre et de Patriote.

(1) Nous savons, hélas ! pourquoi ses restes ne reposeront jamais à Pont-Aven.

IV

**L'ABBÉ FRANCIS TANGUY, VICAIRE DE PONT-AVEN
n'est pas mort d'épuisement à Flossenbourg,
il a été assassiné par le bourreau Walter Paul.**

Les circonstances de la mort du regretté vicaire de Pont-Aven, arrêté par les Allemands en compagnie de son recteur, Joseph Tanguy, étaient jusqu'ici demeurées mystérieuses pour tous.

L'hypothèse la plus vraisemblable admise jusqu'ici était qu'il était mort de maladie, à la suite des mauvais traitements qui lui furent infligés.

Mais ce ne fut pas le cas, car il fut assassiné par un bourreau nazi, au camp de Flossenbourg, ainsi que le prouve un article du Franciscain Christophe Leclerc, ex-matricule 25.822, déporté, qui vécut aussi l'enfer de Flossenbourg.

Dans un article intitulé : « Séjour au camp de Flossenbourg », paru dans le numéro 53 du journal *Le Chainé*, nous relevons ce passage :

« C'est le plus mauvais bloc du camp ici, reprit le Français. Il y a aussi les blocs 22 et 23 où meurent ceux qui ne peuvent plus travailler. Ici on frappe, on fouille, on vous empoisonne, on tue à petit feu.

» Ce disant, sa figure toute blanche s'illumine de deux grands yeux très doux que la souffrance avait longuement travaillés. A ce moment, un caporal fit irruption pourchassant à coups de matraque un Russe d'une cinquantaine d'années.

» Sur la silhouette amaigrie, les coups étaient assénés avec violence : le malheureux roula à terre sous les piétinements du eapo.

» — C'est Walter Paul, me dit mon compagnon. Fais attention à lui : c'est lui qui a tué l'abbé Tanguy, avec le capo des carrières ; ils l'ont battu jusqu'à épuisement. »

Quelle triste fin qui fait frémir d'horreur, devant cette barbarie, les gens les plus endurcis !.....

Ainsi donc, le mystère est éclairci. Puissent ces quelques lignes ouvrir les yeux à ceux qui n'ont pas encore voulu voir et faire... Que le souvenir de ce prêtre, héros et martyr, reste vivace au cœur de ceux qui l'ont approché, connu et estimé !

(*Ouest-France*, 20 Mars 1947.)

L'ÉCOLE DES ABBÉS TANGUY

Le lendemain de l'inauguration du monument aux abbés Tanguy s'ouvrait à Pont-Aven l'école paroissiale des garçons.

Pendant tout son temps de rectorat, M. Tanguy n'avait cessé de rêver d'une école libre de garçons. Son école de Saint-Guénolé pour les filles, il l'avait agrandie, elle était en pleine prospérité. Quand donc aura-t-il une école pour ses garçons ? Plusieurs projets avaient été étudiés, aucun n'avait abouti. Il lui faudra mourir pour avoir son école.

Voici que la propriété de Parc-Moor est mise en vente, une ancienne pension de famille avec cour, jardin, parc, préau, de vastes salles qui peuvent facilement être transformées en classes, tout ce qu'il faut pour un externat. Evidemment, cela entraînera pour la paroisse des frais considérables. On met l'affaire sous la protection des abbés Tanguy. L'école s'appelle « l'école des abbés Tanguy » et s'ouvre avec 40 enfants.

Quel plus beau monument pouvait leur offrir leur chère paroisse de Pont-Aven que cette école où les garçons recevront l'éducation chrétienne ? Une plaque de marbre est apposée dans le couloir principal de la maison qui rappelle aux enfants la fondation de l'école :

ENFANTS DE PONT-AVEN

NE L'OUBLIEZ JAMAIS :

M. LE RECTEUR JOSEPH TANGUY
MORT A BUCHENWALD

M. LE VICAIRE FRANCIS TANGUY
MORT A FLOSSENBURG

ONT VOULU POUR VOUS
CETTE ÉCOLE

POUR QUE VIVENT A JAMAIS

DANS VOS CŒURS

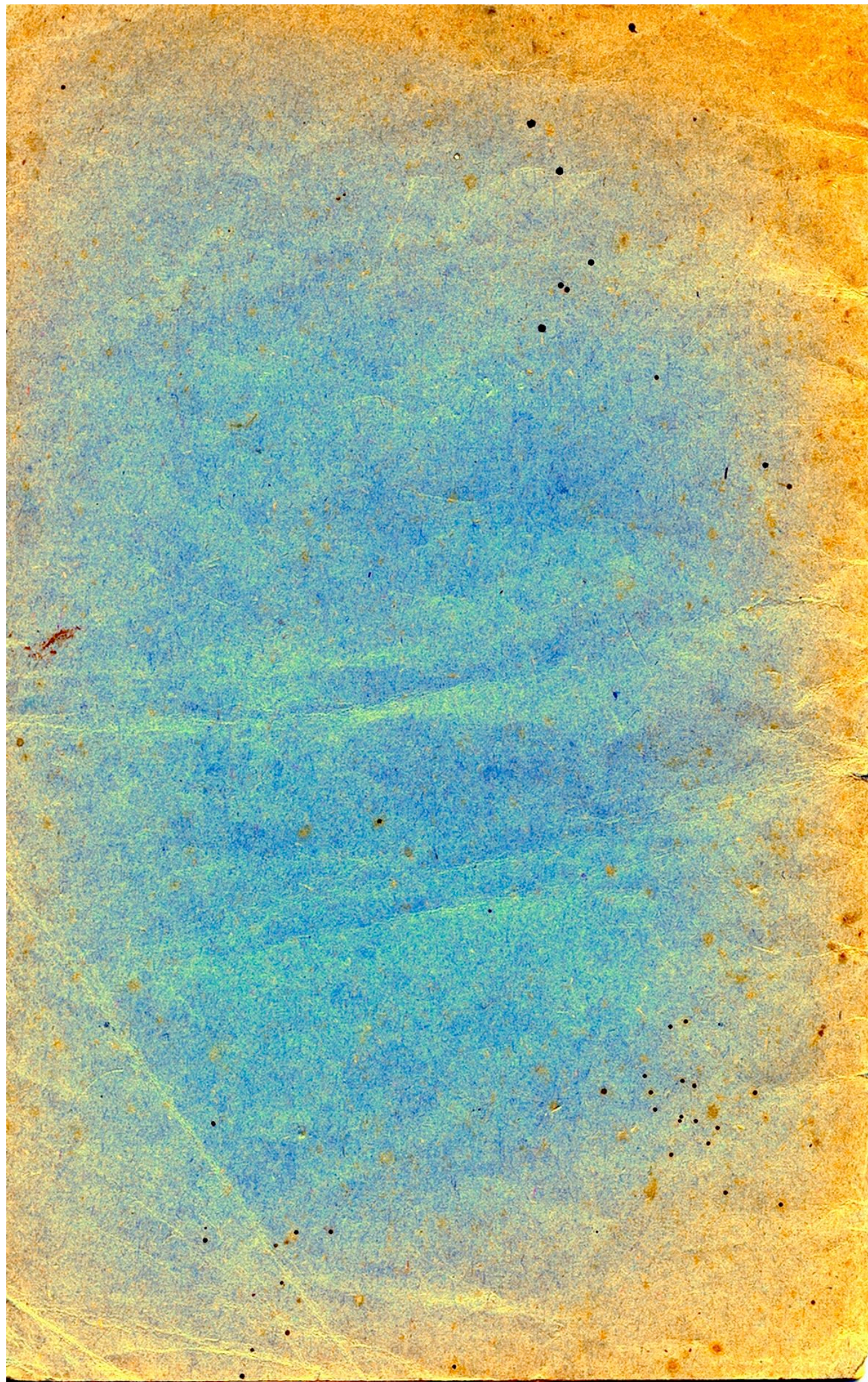
L'AMOUR DE DIEU

ET L'AMOUR DE LA FRANCE !

IMPRIMATUR :

Quimper, le 8 Juillet 1947.

† A. COGNEAU,
Ev. de Thabraca.



A Monsieur l'Officier Juge d'Instruction
et à Messieurs les Officiers, Président et Assesseurs
du Conseil de Guerre Allemand
de QUIMPER (Finistère)

Messieurs,

Inculpé d'avoir accueilli et hébergé chez moi, dans mon Presbytère de PONT-AVEN, du samedi 1er au lundi 3 Janvier de l'année courante, deux aviateurs militaires Américains descendus en parachutes dans l'après-midi du Vendredi 31 Décembre 1943 de leur avion en perdition, je viens, après deux mois de captivité coupés de 3 interrogatoires, le premier et le dernier au Commissariat de la Police Allemande, Quai de l'Odette, le deuxième dans les dépendances de la prison, vous prier de vouloir bien, pour éclairer le jugement que vous aurez à porter sur moi, lire les déclarations suivantes par lesquelles je désire vous donner connaissance de l'esprit dans lequel, j'ai accompli l'acte dont je dois répondre devant vous et dont j'assume à nouveau et définitivement l'entière responsabilité.

J'estime pouvoir de la sorte mieux exprimer ma pensée et permettre à Mrs les interprètes de mieux vous la traduire que si la chose se faisait uniquement de vive voix dans l'émotion et la rapidité d'une audience de Conseil de Guerre. J'ignore si les règlements et usages de cette juridiction m'autorisent à recourir à un avocat. Mais n'étant ni un innocent réel ou prétendu, qui nie la matérialité des faits, ni un repentant qui les regrette et sollicite l'indulgence du tribunal en promettant son amendement pour l'avenir, mais un homme à qui sa conscience a impérativement dicté, et qu'elle approuve d'avoir accompli, un acte qu'interdisent les ordonnances de votre Nation, Puissance Occupante de la mienne, et que le code militaire allemand vous oblige de punir, je considère que nul n'a autorité autant que moi pour parler au nom de ma conscience et de ma conscience seule, sans recourir aux procédés obliques et d'ordre sentimental auxquels glissent facilement les professionnels de la plaidoirie.

C'est donc moi-même qui serai mon principal Avocat, un avocat qui plaide coupable devant des juges allemands, interprètes des lois allemandes mais qui réclame compréhension et bienveillance de la part d'hommes d'honneur, justiciables comme lui des lois non écrites, les mêmes pour tous les hommes, qui dominent toutes les législations et jurisprudences partielles.

J'ai agi, Messieurs, en homme d'honneur et en bon Français. Et ici, je vous demande tout de suite, au nom de votre fonction de juges impartiaux, puisque vous êtes allemands, de faire un effort pour vous départir, en me jugeant, de votre point de vue Allemand, pour vous transposer à mon point de vue Français, dont je n'avais pas, moi, à me départir, pour agir selon ma conscience. Bons Allemands, vous seriez les premiers à me mépriser, si je n'agissais pas en Bon Français. J'ai agi, dis-je en homme d'honneur. L'Honneur me défendait de prendre une initiative pour livrer à leurs ennemis si clémentes que fût la captivité qui les attendait, des hommes fugitifs et désarmés qui venaient invoquer près de moi les droits sacrés de l'hospitalité. Il me défendait encore plus de livrer, moi Français, à la police Allemande, les noms des Français qui me les ont amenés.

Ces noms du reste je ne les connais pas, je n'en connais aucun et vous devez me croire quand je vous le dis, vu que je n'ai aucun intérêt à vous le dire, du moment que je vous déclare que, si je les connaissais, à aucun prix je ne vous les dirais. Et j'ai agi en bon Français. La France n'est pas en guerre avec l'Amérique. Vous m'objecterez les ruines et les morts causées par les bombardements Américains sur le Territoire Français. Quelques aviateurs anglais ou américains ont pu être maladroits ou insuffisamment précautionneux. Mais nous devons juger d'après l'ensemble. Et notre sentiment sur l'ensemble refuse de se rallier aux thèses de la propagande allemande en la matière. Il considère que les forces aériennes anglaises ou américaines ont le droit de bombarder le sol français puisqu'il est occupé par l'armée allemande avec laquelle elles sont en guerre, et que, malheureusement aucune entente internationale n'est intervenue pour interdire ce procédé barbare sans qu'on puisse dire avec certitude quel est le premier des belligérants qui l'ait mis en usage. Or les conditions des bombardements aériens, la mobilité extrême de l'arme d'attaque, l'éloignement de l'objectif, les nécessités de la défense contre la D.C.A. et les avions de chasse, rendent le tir extrêmement imprécis. Sans compter que, dans la confusion du combat, il est souvent impossible de savoir si telle destruction a été causée par les projectiles des assaillants ou par certaines armes de défense, merveilleuses employées contre eux par la chasse allemande. Il résulte de ceci que le fait de livrer, directement ou indirectement, les aviateurs américains aux autorités occupantes, eût constitué, de ma part, un acte d'hostilité injustifié contre l'armée des Etats-Unis. Vous me direz que en ne les livrant pas, je commettais bel et bien, un acte d'hostilité contre l'Allemagne. Non Messieurs, il n'y a pas de parité? En les livrant, je les mettais de façon immédiate et certaine, en la possession de la force allemande. En ne les livrant pas, et en les abritant, je leur procurais seulement une possibilité lointaine et aléatoire de reprendre un jour les armes contre l'Allemagne.

A l'un de mes interrogatoires, l'interprète, du reste fort courtois et éminemment loyal et compréhensif, m'a lancé ce mot que ma conduite avait été inspirée par la haine de l'Allemagne. Un autre, une autre fois, a parlé de mes sentiments anglophiles. Voilà Messieurs, des accusations contre lesquelles je tiens à protester à nouveau de toutes mes forces. Elles vont à la fois contre le plus intime de ma pensée et contre ce qui a été la règle constante de ma conduite et de ma parole, tant privée que publique, durant toute ma vie. D'abord les Allemands sont des hommes et comme tels, chrétien et Prêtre, je les aime, je veux leur bien et le bien de leur nation. Je n'ai pas de préjugés contre l'Allemagne. Je l'ai toujours considérée comme une très grande nation, courageuse, studieuse, sérieuse, ordonnée et disciplinée, possédant à l'extrême le sens de l'organisation et de la réalisation, intelligente, active et adroite, appliquée dans son travail, consciencieuse dans ses transactions. Dans l'ordre militaire votre Wehrmacht est une armée splendide, et les campagnes allemandes de 1914-18 et de 1940, des merveilles de science, d'énergie et de persévérance dans la préparation, d'élan, de courage et de ténacité dans la conduite et l'exécution. Dans les ordres industriel et scientifique, philosophique, littéraire et artistique, l'Allemagne sans dépasser la France ou l'Angleterre, occupe parmi les peuples du monde, une place de tout premier rang. Qui peut causer littérature sans songer à votre grand Goethe, qui peut parler de musique, par exemple, sans penser à Bach, à Mozart, à Beethoven, à Wagner? Elle est inégalable, paraît-il, dans l'industrie des machines-outils, et dans celle des matières colorantes. Pour tout dire, l'Allemagne est utile et précieuse pour le monde. Elle a sans doute ses défauts. Quel peuple n'a pas les siens? César ne parlait-il pas déjà de la légèreté, de la mobilité des Gaulois, nos ancêtres? Le grand défaut du caractère Allemand, j'en ai moi-même fait bien des fois l'expérience, et le monde est d'accord là-dessus, c'est cette tendance à l'emploi inutile et à l'abus de la force qui trouve sa plus haute expression dans la Schaden Freude, et qui s'est traduite si souvent dans ses relations internationales par cette diplomatie de la menace et de

l'intimidation, par cette politique du coup de poing sur la table, qui a contraint la France à s'engager dans cette voie des alliances particulières, où du reste l'Allemagne l'avait précédée et qui a tellement moins valu pour la paix du monde qu'un beau concert Européen, garni d'accords internationaux de plus en plus compréhensifs et extensifs pour le bien-être et la tranquillité de tous les pays de la terre. Mais il ne faut pas généraliser à l'excès ni croire à l'immuabilité des types humains. J'ai rencontré au cours de mes voyages et de mes séjours à l'étranger et plus encore pendant notre épreuve présente, quantité d'Allemands parfaitement humains, de personnalités allemandes véritablement et profondément sympathiques. Le rêve n'a rien d'irréalisable, me semble-t-il, d'une France et d'une Allemagne se comprenant et se goûtant de mieux en mieux, et mettant fin pour de bon à leur dissentiment historique, cause de tant de maux dans le passé pour vivre désormais en bonnes voisines, se corrigeant l'une l'autre pacifiquement dans leurs défauts et se complétant par leurs qualités.

Alors, me direz-vous, pourquoi tenter de libérer des Américains, nos ennemis ? Pourquoi ne pas collaborer cordialement avec nous dans cette guerre atroce que nous soutenons à peu près seuls depuis bientôt cinq ans contre un monde d'ennemis formidablement armés, et où nous n'hésitons pas faire couler à torrents le sang de notre belle jeunesse pour sauver l'existence de notre nation et lui assurer un avenir heureux ?

Je vous réponds, : "Non, Messieurs. Tant que dure la guerre présente, l'heure n'est pas venue de collaborer. Dans cette guerre, vous êtes nos ennemis. Vous dites que nous vous l'avons déclarée et que vous l'avez gagnée contre nous. Oui, nous vous l'avons déclarée, mais c'était à la suite d'une telle série de provocations contre les alliés, contre des faibles, que nous avons promis de défendre que, si nous étions restés l'arme au pied, vous Allemands, vous auriez été les premiers à nous mépriser, et l'honneur de la France était sali pour jamais dans l'estime du monde entier. Nous n'étions pas préparés et vous l'étiez formidablement. Mais j'étais plus rassuré, malgré tout, en voyant mon peuple se jeter dans le malheur que je ne l'eusse été en sombrant avec lui dans le déshonneur. Nous souffrons de notre défaite, mais nous n'en avons pas honte. Nous en sommes plus fiers que nous ne le serions d'une victoire comme celle que vous avez remportée sur nous. Car, je regrette de vous le dire, elle n'avait pas été correcte. Il n'est pas vrai que les armées Anglaise et Française avaient le dessein de pénétrer en territoire belge pour vous attaquer de flanc. Une pareille stratégie n'est pas dans nos habitudes et répugne à notre sens de l'honneur. Et puis, simplement, du point de vue militaire, comment, connaissant l'immense supériorité de votre matériel, nos chefs auraient-ils commis la folie d'abandonner de gaieté de coeur la solide couverture que représentaient pour eux, d'une part la ligne Maginot, de l'autre, le rempart moral d'une frontière belge respectée par tous, conformément aux engagements et aux obligations de tous, pour vous aborder pour ainsi dire en rase campagne, et cela à un moment où l'écrasement définitif de la Pologne et de la Norvège vous laissait les mains libres ! Le prétexte invoqué était inexistant. Donc, en violant les frontières de la Belgique et de la Hollande, vous avez attaqué injustement ces deux nations, et, à notre égard, au jeu sanglant de la guerre, vous avez triché. Survint l'armistice de Juin 1940. Une poignée de Français refusa de la reconnaître et de le ratifier. Je ne partage pas toutes les idées et je n'approuve pas tous les actes du Général De Gaulle et de ses partisans. Mais je me refuse à lui jeter l'injure. Il a conscience de tenir les engagements de la France à l'égard de l'Angleterre et de nos autres alliés, engagements dont nous n'avons pas été relevés. On dira que l'Angleterre la première nous a abandonnés en s'enfuyant dans son Ile. L'Angleterre n'a pas fui. Résolue à ne pas capituler, elle a rompu le contact pour avoir le temps de se forger les armes qu'il lui fallait avant de vous aborder de nouveau avec,

cette fois, quelques chances de vaincre. Puis ce fut Mers-elKébir. un drame obscur, un affreux malentendu. Il y eut de lourdes fautes commises des deux cotés. De quel coté les plus lourdes ? ... Enfin c'est la Russie, cela vous regarde. Vous prétendez en menant la croisade antibolchévique sauver le monde d'un péril mortel. Nous croyons, nous, à l'efficacité, contre les idées subversives, non point des moyens sanglants, mais des armes pacifiques que nous mettent en mains les enseignements du Pape et les oeuvres sociales de justice et de charité. Quant à l'Amérique, c'est le Japon qui l'a faite définitivement belligérante, par la soudaine et brutale agression de Pearl-Harbour.

Mais Nous, Français, vivant en France sous l'occupation Allemande et le couvert de l'Armistice, quelle est et quelle doit être notre Attitude ? Je répons une attitude toute de réserve et de dignité, inspirée par des sentiments sincèrement et profondément pacifiques. De réserve tant au nom de la charité chrétienne que nous devons aux Allemands et de l'intérêt même des Français, que pour faire honneur aux conventions signées par notre gouvernement, j'ai toujours instamment recommandé à mes auditeurs de s'abstenir de toute provocation, de toute injure, de toute voie de fait, de tout acte de violence, particulier ou collectif, spontané ou prémédité à l'égard du personnel ou du matériel de l'Armée d'occupation. Donc de réserve, mais de dignité aussi. Nous n'avons pas à souhaiter votre victoire, encore moins à y contribuer. Pour son honneur comme pour le nôtre, que l'Allemagne gagne sa guerre toute seule, si elle le peut. Comment tourneront finalement les événements ? Dieu seul le sait, car lui seul est le Maître, souverain et tout-puissant.

A vous de dire, Messieurs, s'il n'est pas de l'intérêt de l'Allemagne, comme du nôtre, de voir se propager et prévaloir un tel état d'esprit dans cette France dont, au bout de bientôt 5 ans d'occupation, vous devez maintenant sentir, non seulement les faiblesses et les misères, mais aussi la grandeur et le charme et les infinies ressources.

Dans ce cas, rendez nous notre liberté, Renvoyez-nous à notre paroisse qui nous pleure et qui a besoin de nous. Un grand nombre de jeunes prêtres sont encore à s'étioler dans vos offlags et vos stalags d'Allemagne. Notre vénérable Evêque se désole de n'avoir pu nous faire remplacer qu'insuffisamment. Mon vicaire, du moins, ayez l'humanité de le libérer immédiatement. Il est presque mon enfant. Il ne pouvait prendre aucune initiative. C'est moi qui ai accordé chez moi, l'hospitalité à ces fugitifs. Vous ne pouvez lui reprocher à lui, que de ne m'avoir pas dénoncé. Pouvait-il dénoncer son chef et son père ? Quant à moi, si vous estimez qu'il vous est impossible de ne pas me punir, ne croyez pas que je vous en garde rancune. Vous ferez votre devoir comme j'ai fait le mien. Je vous prie seulement de considérer que ces deux longs mois que nous venons de passer en prévention, dans une étroite captivité arrachés brusquement à nos affaires, à notre troupeau et à nos fonctions, constituent déjà un châtement substantiel. Si vous croyez nécessaire d'en prolonger plus ou moins la durée, je vous demande instamment, en invoquant "si licet parva componere magnis", le précédent dont bénéficia jadis votre Führer dans sa prison : la faveur de pouvoir, seul dans une cellule, non seulement lire, mais écrire tous les jours à volonté. Ayant enseigné pendant 18 ans la philosophie chrétienne, j'ai en tête les éléments d'un livre où je condenserais la moelle de mon enseignement. Je n'ai jamais eu le loisir de le rédiger. Ce serait pour moi un bonheur relatif et une consolation dans ma peine de pouvoir le faire.

Je demanderais aussi que l'on continue jusqu'au bout de m'accorder la faculté précieuse de célébrer quotidiennement la Sainte Messe avec la permission de prendre à défaut de mon vicaire, le Servant indispensable parmi mes co-détenus.

Messieurs, vous avez peut être l'impression, que, pour un accusé je vous ai parlé avec beaucoup d'audace. Mais j'ai une assez haute idée de votre intelligente et de votre caractère pour être assuré que vous n'aurez pas vu dans ma hardiesse un défi, mais au contraire un hommage que je rends à votre largeur d'esprit, à votre équité et à votre humanité, en vous révélant ma pensée telle qu'elle est, sans croire nécessaire de la déguiser ou de l'édulcorer par peur du chatiment.

Croyez du reste que mon intention n'a point été de discuter avec vous, pour vous convertir à toutes mes idées. Ayant dressé devant vous le point de vue Français, il est naturel que je respecte chez vous le point de vue Allemand. Entre les deux, bien au-dessus de ma personne, et des vôtres, et bien au-delà de l'incident minime qui m'amène devant vous, l'Histoire jugera. En attendant, votre conscience ne pourra qu'approuver la bienveillance que j'ai réclamée de vous et que vos coeurs de loyaux adversaires, j'en suis sûr, m'ont déjà accordée.

JOSEPH TANGUY né à Morlaix en 1882 - Recteur Pont Ave
et François TANGUY, né à Morlaix en 1896 - Vicaire - (Homonymes)

Tous deux anciens professeurs { le recteur au grand séminaire
le vicaire prof. de math. -

Chronologie: Le vicaire fut mobilisé et revint en 1940 - Il était
tout feu tout flamme pour Pétain qui avait signé l'armistice -
Rapidement, son recteur le fit changer d'optique et tous deux militèrent
pour la bonne cause.

Dès l'arrivée des occupants, le recteur en chaire, n'hésite pas à "fustiger"
ceux qui sont prêts à collaborer avec Pétain et les vicloriens et par là même
avec leurs maîtres: les allemands.

- Il y a des allemands qui assistent aux messes dominicales: il y a
même le commandant VON BULOV (premier commandant) - c'est un
notte - il parle couramment le français - il avait séjourné à l'hôtel
Julia bien avant la guerre.
Cet officier n'était pas NAZI... il ne fut rien contre JOSEPH TANGUY
car ses sermons n'étaient pas une invitation à collaborer, mais il ne voulait
pas que des actes malveillants soient faits contre l'armée allemande, afin
qu'il n'y ait pas de représailles -
- Ces sermons retenaient l'attention de tous, et les paroissiens pétainistes
n'admettaient pas l'audace de JOSEPH TANGUY -
Des lettres furent adressées à la Préfecture, à l'Evêché, et aux
autorités occupantes -

"Cela lui valut d'être convoqué par son ancien professeur: l'EVÊQUE
Monsieur DUPARC -

JOSEPH TANGUY se rendit à bicyclette à l'évêché (à 60 ans): son
évêque lui intimant ordre de mettre moins de zèle ou d'ardeur à
critiquer ses paroissiens pétainistes -

Joseph Tanguy ne changea rien à ses habitudes et continua ses
sermons sans le moindre "bénot" -

- Ceux qui ont connu JOSEPH TANGUY, pour avoir été ses élèves
(car il donnait des cours de français, de latin), mais aussi ceux
qui fréquentaient le patronage (et il y en a ici aujourd'hui)
savent combien JOSEPH TANGUY avait un grand cœur -
Lorsqu'il jouait aux cartes, il mettait une pièce de 5 sous
en jeu, mais il perdait volontairement la partie, pour que les
jeunes gagnent cette pièce.

- Les vieilles femmes portavertues qui prenaient du tabac à priser
bénéficiaient de sa gentillesse... il leur donnaient une prise et
bien souvent donnait sa "tabatière"

- En 1942, au plus fort moment de la collaboration, JOSEPH
Tanguy eut la visite d'un de ses anciens camarades du séminaire
de Rome - il s'agit du chanoine GUILLERMIT, supérieur du
collège St Louis de Brest, replié à Poëer en 1941.

Le chanoine Guillermit et 3 professeurs, "pétainistes notoriés" s'étaient permis de venir au Presbytère pour demander aux abbés Tanguy de changer de camp -
Ils eurent un refus catégorique :

" Francis et moi, avons mis ton supérieur et les professeurs dehors " (c'est moi qui mis au courant de cet événement, car j'étais à Scaër d'octobre 41 à juin 43 -)

- Quant à Francis, n'avait-il pas dit à un de nos camarades (ici présent) - ~~est~~ 1943 - "qu'il abandonnerait sa soutane si il le fallait" - cela était au mois d'octobre 1943 - Avait-il un pressentiment?
- Entre Noël 43 et le jour de l'AN 1944, JOSEPH TANGUY avait dit à ce même camarade que les allemands avaient tout renversé au presbytère - ils y étaient entrés, mais n'avaient trouvé que les neveux et nièces du vicaire réfugiés à Pont Aven, qui dormaient sur des matelas posés sur le plancher - Au'y avait-il eu ? Dénonciation ou simplement les allemands avaient aperçu la lumière - Eh tout cas, il n'y avait rien d'anormal.
- Ce ne fut pas le cas en ce lundi 3 janvier 44, car vers 16h30' le presbytère fut rapidement investi par la Gestapo ... Celle-ci trouva un aviateur américain qui venait de Bannalec ... sa forteresse volante ayant été abattue au dessus de cette commune le 31.12.1943 -
- A 17 heures, JOSEPH TANGUY et son vicaire Francis, furent conduits "à pied" à la Kommandantur, (hôtel de ville actuel) -
Plusieurs témoins de cette scène sont aujourd'hui présents à la cérémonie: ils les ont vu marcher, saluant au passage les rares personnes qui se trouvaient sur leur chemin à 17h.
- JOSEPH et Francis Tanguy furent transférés à St Charles à Quimper le jour même -
Pendant leur séjour à Quimper, JOSEPH et Francis avaient eu quelques visites, et il a dit à un de ses visiteurs:
" que s'il y a une justice, elle se fera toute seule " refusant ainsi de dénoncer celui qui l'avait trahi, car il savait vraisemblablement qui l'avait livré à la Gestapo.
- JOSEPH TANGUY, dans un plaidoyer adressé aux juges allemands avait déclaré sans ambage qu'il n'était pas question de collaborer, car vous êtes nos ennemis; nous n'avons pas à souhaiter votre victoire, encore moins à y contribuer -
Il avait demandé aux juges allemands de libérer son vicaire, car il ne voulait pas que Francis en porte la moindre responsabilité -
Nous savons que tous deux furent maintenus à St Charles jusqu'à ce ~~qu'ils~~ leur transfert à Compiègne puis leur déportation à AUSWITZ -
JOSEPH y resta 12 jours et fut transféré à BUCHENWALD où il est mort le 28 mai 44 -
Francis succomba à FLOSSENBURG en octobre 1944 -

Et ce dimanche 9 Janvier 1994, nous commémorons l'arrestation des deux abbés Tanguy, (arrêtés le 3 janvier 1944) voici 50 ans mais nous devons y associer aussi, tous les autres déportés de Pont Aven qui ne sont jamais revenus :

Jean BERTHOU - CRAVEC - CONNAN - LEROUX ,

LOUIS LOMENECH et son épouse ODETTE

- N'oublions pas non plus de citer :

- Younick Velly né à Pont Aven en 1925, revenu de déportation et disparu quelques années plus tard

- Louise Lomenech qui fut internée et revenue malade de son camp d'internement

N'oublions pas non plus de citer les noms de 3 déportés du Réseau

Vengeance ici présents :

Robert Lancien de Quimperlé

André Cadion de Bannalec

et Yvonne Oberidan de Pont Aven -

Pont Aven honore aujourd'hui ses deux abbés Tanguy, mais aussi tous les autres déportés qui ne sont pas revenus ... afin que la jeunesse sache cette triste période de notre histoire -

Nier les camps d'extermination, nier les fours crématoires, nier les expériences faites sur les déportés, ignorer les sévices qu'ils ont subi serait manquer à notre devoir -

Avant de nous quitter, ayons aussi une pensée pour JOSEPH PHILIPPE brutalisé à Riec et sauvagement massacré au lieu dit Kerlaouen le 5 Août 1944 vers 2h du matin - Il repose juste derrière nous à l'entrée du cimetière -

- Nous vous informons que le 30 janvier, à Quimperlé aura lieu une "manifestation" identique à cette commémoration de ce jour pour HONORER la famille GENOT, toute disparue en déportations (5) -

Souvenons nous de tous ceux qui ont payé de leur vie, de tous ceux qui ont participé à ces actions pour que nous puissions vivre libres -

Victor KIMPE dira une petite conclusion

(Au cours de ton texte cite aussi le nom de MR Van der KEMP qui a hébergé Pierre Ouadec instituteur de Pont Aven recherché par la Gestapo Pierre Ouadec sera présent dimanche à P^l Aven

Joseph GUILLOU

7, Place Paul Gauguin, PONT-AVEN

P. A 10. 04. 2001

Bien cher Louis,

Je ne sais si tu as eu un contact avec

le directeur de Parc Moor, qui s'occupe de la rencontre avec l'annéale des Déportés Tatoués du 27. 04. 1944. Il m'avait dit qu'il comptait te réserver un petit temps de parole, là haut au cimetière où nous devons nous rendre à 11h 30' si l'horaire est respecté.

Certes, ils viennent à la Mémoire des abbés Tanguy qui faisaient partie de ce convoi, dans lequel tous n'étaient

pas des résistants, ni des membres du mouvement Vengeance.

Leur intention avait été de faire cette assemblée à Vannes, mais comme la municipalité de Vannes, ne leur avait pas été rapide dans leur décision... ils ont choisi P' Aven

Je ne sais ce que tu vas pouvoir dire là haut près du monument aux Morts... cela est dans tes attributions personnelles, mais je souhaite quant à moi

que ton rôle sera de faire ressortir les qualités de cet abbé Joseph Tanguy recteur, mais aussi de signaler l'action globale du mouvement Vengeance dans notre région Quimperle - Pont Aven - Poncaneau - les liaisons régulières faites avec les chefs hiérarchiques Brunerie - Rémot, etc. afin de tisser la toile de notre groupe Vengeance.

A ce propos, tu peux émettre le nom de Moel chef cantonal Vengeance, mais englober les actions de Victor Kimpé, agent recouteur, et à citer mon nom en précisant les liaisons effectuées journalièrement ou presque (ce, afin de montrer la dame Boïdec, "laquelle mérite bien" d'être mise à l'index.) En effet, j'étais le seul agent de liaison jusqu'au 5 Août, et

dependais de V. Kimpé pour les actions de sabotage ... où il a pu nous éviter tout drame.

- Le 31.7.1944, encerclés, nous avons pu éviter le pire c'est à dire d'être exécutés comme les névigiens, concernés à Kerfany, et avant cette fin d'occupation nous aussi aurions pu être dans le lot des déportés tatoués.

Nous ne l'avons pas été, nous en sommes heureux, mais notre participation au mouvement Vengeance dans notre région côtière n'a pas pu avoir l'ampleur espérée.

A Pont Blen, nous avons tout de même, arrêté à temps les frères TATTEVIN, "militiens", qui ont tout de même fait arrêter les névigiens morts à Kerfany.

Nous avons à défendre notre mouvement Vengeance bien que cette rencontre soit organisée par l'amicale des Déportés Tatoués.

- Avant ton allocution, nous aurons assisté aux débats de leur assemblée, après ce sera à ton tour de faire ressortir notre travail, car si les tatoués ont été malheureusement "déportés" ... le mérite de ceux qui ne l'ont pas été, ne doit pas être "oublié".

- Notre ~~modestie~~ peut bien être mise à jour en l'an 2001, car trop de gens qui seront là haut auprès du monument des Abbés Tanguy, et victimes de 14-18, 39-45 etc., ignorent ou feignent d'ignorer les risques journaliers encourus par nous qui avons eu la chance de ne pas être expédiés outre-Rhin.

Bien amicalement

Je

Nous n'avons pas eu la Légion d'Honneur, ni les droits des déportés ... c'est à dire rien

- Un petit mot : ANDRÉ CADIOU, déporté deicide
Pleumlec

STO en 1944

Mgr Coignean veut qu'on vite pour le Marichal -
car on lui répond que la politique est un domaine libre.
Xavier Telleu et d'Antoine Vouch au cas de fuite

62 ans

le 27 mai arrête le 3.1.44

mort le
25/5/44 et
brulé dans
l'acier de
Buchenwald

J. Tanguy -> brillant sup, d'anthologie, a enseigné au
Grand séminaire de Quimper

L'honneur lui demandait de livrer à leur ennemi des
hommes fuyifs et désemparés qui invoquaient les droits sacrés
de l'hospitalité - il lui demandait de livrer, lui Français,
le nom de F. G. lui aspect amène les aviateurs -

Le grand défaut du caractère allemand c'est cette
ténacité à l'abus de la force -

François Tanguy, pasteur, directeur en succombant le
15/9/44

Frère salcien A. du du Lits - arrêté le 26.4.44
mort à ^{JH} Kuenigamme.

Beaucoup de prêtres = Mgr Tiffes

Albert Sarraut Ancien ministre, Ed. Michel

Ils ont mis en garde les lâches et les hésitants devant les
atteintes aux libertés, au péril de leur vie
Ils ont proclamé bien haut, que leur but était la liberté et le
bonheur de l'homme dans un monde dérivé de l'élan de la guerre -
Ils ont refusé de se soumettre à la religion fautive de la force, de
la race et du sang exprimés par le nazisme sur mesure de toutes
les valeurs qui font notre dignité et l'essentiel de notre culture -
il ne suffit pas, en ce jour anniversaire, d'évoquer pour mémoire
l'acte appesuré tragédie de la disparition de M. Tanguy, il faut
en retirer la leçon

Elevon - nous aussi contre les contestataires de la vérité historique
Qu'on nie l'existence de camps de la mort et forment eux contre
la Polonnie d'universités dont les déclarations furent inexorablement rev